

# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.  
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75 c.

N° 5. VOL. I. — SAMEDI 1<sup>er</sup> AVRIL 1845.  
Bordeaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.  
pour l'étranger. — 10 — 20 — 40

### SOMMAIRE.

**1<sup>er</sup> Avril.** — **M. de Lamartine,** poète orateur. *Portrait.* — **Concile de Paris:** Les Flûtes et les Violons; le Bal et la Chârite; M. Ponsard et Lucifer; Soirée chez Bocage; l'Empereur et le Joaillier; le Galop de Melponine; Simple lettre. — Un Repas homérique. — Vente de la Galerie Aguado. *Gravure.* — **Bœufs - Actes:** Salon de 1845. *Salle des Sculptures.* — **Manuscrits de Napoléon:** Deuxième lettres d'Histoire. — **Œuvres de Chateaubriand:** *La Génie du Mal.* — **Théâtre-Italien de l'Orphéon:** Salle de la Sibylle. *Portraits de Lablache et de madame Crispi.* — **Scène générale de l'Orphéon.** — *Une scène de don Pasquale, au Théâtre-Italien.* — **La Vengeance des Trépassés,** nouvelle, par F. G., première partie, avec une *Gravure.* — **Revue d'Horticulture.** Deux *Gravures.* — **Miscellanées:** L'Habit et le Moine. — Deux *Gravures.* Ouverture du Tunnel de la Tamise. Quatre *Gravures.* *Caricature.* — **Bulletin bibliographique - Annonces.** — **Observations météorologiques - Modes:** Orlevrie. *Gravure.* — **Problème d'échecs.** — **Rébus.**

### Premier Avril.

Voici le printemps! Avril nous rit de toutes parts; dans les jardins il verdoie, il se mire au bord de l'eau, il embaume nos marchés, et dans les salons où l'on danse encore et jusque sur les pauvres fenêtres des plus humbles rues, avril en fleurs se rit de la comète. Saluons le mois d'avril, et comme lui narguons la queue de sa majesté flamboyante. Cette fois-ci encore nous serons trop hâtés de chanter :

Arrive donc, implacable comète;  
Finissons-en : le monde est assez vieux.

C'est la lune qui est vieille. Charles Fourier eut raison une fois, ô lune! Ce fut contre toi, quand il osa t'appeler un vieux soleil usé, qui, n'étant plus bon pour le jour, ne sert plus que la nuit. Mais la terre! Notre terre est un petit astre « bien vigoureux, capable de fournir encore une longue « carrière. »

Dans les champs déjà les trois labours sont donnés, et dès l'aube on entend de toutes parts retentir dans les fermes des voix saines, fortes et confiantes. — « Allons, enfants! après ce bon fumage, voici le moment de semer les olives sur ce sol riche et ameubli. Le 15 avril passé, il ne serait plus temps. Toi, l'ainé, tailler les ruches. Vous, hors d'ici, petites, allez écheniller les haies et les arbres des vergers. Allons, Blaise, hardi! voici le moment où jamais de labourer les jachères. Vas-tu rester encore tout le jour les bras pendus à penser à ta bergère? Bime les topinambours, Blaise; sacre les lins et les pastels, les gaupes, les camelines. Allons, Blaise, et les camomilles, les pavots, les moutardes? Sus, venez, venez tous; il ne fait plus froid; il ne fait pas encore chaud: vite et ferme à l'ouvrage! »

A la ville, le même jour, mais pas à la même heure, à Paris, par exemple, et d'ins la Chausée d'Antin, au fond d'une élégante boutoir à peine ouvert à midi sur un jardin dont la pelouse rennaissante et les arbres aux bourgeois-dorés font enfin songer à la villa lointaine, déserte en octobre pour l'hiver de Paris: « Que l'air est doux ce matin, amie. Voici pourtant la belle saison; ou la passerons-nous cette année? Y a-t-on pensé? — Déjà tes idées champêtres! Dans un mois ou deux, à la bonne heure... — Mais enfin, alors?... Un mois est si bête! Moi, d'abord, votre Suisse n'ennuie, me tue, et je n'y veux pas retourner; non, je n'y retournerai pas. — Et moi, le seul nom de votre château héritier me fait bâiller, et votre Bretagne sauvage me prend sur les nerfs! — Nous irons pourtant. — Ce sera donc avant d'aller aux eaux? — Aux eaux, madame!... Ah! mon Dieu... votre santé n'a jamais été plus florissante. Irions-nous donc encore aux eaux cette année? — Je l'ignore, mais j'y irai. — Hé bien! madame, alors... oh! alors, Claire, du moins, partons dès demain pour la Bretagne, ou bien je n'aurai eu, comme toujours, aucun vrai plaisir cette année: je n'aurai pas été une semaine entière un peu avec toi. — Mais c'est donner une idée

fixe, une monomanie! Hors vous, qui songe à quitter Paris aux premiers jours d'avril? — Il me semble, quand on a montré toutes ses parures... — Et ma coiffure de camélias au cœur de diamants? — Tu as fané toutes tes robes. — Et mon corsage garni de violettes de Parme? — Tiens, mets un châle, Claire, et regarde: au jardin les pruniers sont en fleurs; on ne va plus au bal. — On va encore au théâtre, et toujours aussi... — Achève... j'entends; on n'ose pas dire: Et toujours à l'église. Vouïs-tu, Claire; je gage que là-bas, autour de la nouvelle pièce d'eau, du grand balcon du château nos lilas vont être superbes. — Et ici, les derniers concerts? — C'est vrai. Eh bien! restons; restons encore quelques jours. »

Et cependant, dans quelque atelier bruyant des faubourgs Saint-Antoine ou Saint-Marceau: « Tiens, voilà Vivarais! Tu voilà donc de retour, vieux? Et ta jambe de bois, comment te porte-t-elle? Sois le bienvenu, Vivarais!... Vivarais, sais-tu la grande nouvelle? — Non, j'arrive; euf! Mais, avez-vous dejeué? — Comment, tu ne sais rien? — Qu'y a-t-il? — Ce qu'il y a! Mais, en ta qualité de blessé du juillet, c'est toi qui aurais dû nous l'apprendre. Le programme de l'hôtel-de-Ville, mon ami. — Que voulez-vous dire? — Oui, Vivarais! ce fameux programme que tu as si longtemps réclamé partout à cor et à cri, il est affiché, mon ami! — Ou ça? — Sur la place de la Concorde, gravé sur l'obélisque en beaux caractères romains et en bon français, visible depuis ce matin seulement, mon vieux! — Faut que j'aile voir ça — Vassy, mon enfant; va, cours, et reviens vite; nous t'attendons pour dejeué. »

Et voilà Vivarais parti, clopin-clopant; il passe en courant à l'hôtel-de-Ville, et, dans son élanc, tire sa casquette, sans trop regretter sa bonne jambe qu'il perdit là. Il arrive au Louvre et fait sonner fièrement sur le pavé sa jambe de bois déjà usée, en donnant un regret à ses frères morts qu'il n'y vous plus. Le voilà qui traverse les Tuilleries; il s'arrête devant le Spartacus, mais la brise printanière et le frais parfum des feuilles naissantes font doucement diversion à ses pensées politiques, et déjà il arrive sur la place, il est au pied de l'obélisque. Voyez avec quelle émotion religieuse il en regarde toutes les faces, et comme il cherche partout, et de tous ses yeux, quelque chose à lire; mais il n'y voit graves qu'inintelligibles hiéroglyphes, étranges figures, oiseaux muets, mystérieux animaux qui semblent se moquer de lui. Il s'informe aux passants du programme; on lui rit au nez. — Ce que vous cherchez, ça sera plutôt à la colonne de la Bastille, lui dit un gamin; c'est là qu'on a mis tous les morts de juillet. — L'infatigable boiteux y court; on le renvoie à la colonne Vendôme; de là à l'Arc-de-triomphe de l'Étoile; de l'Arc-de-triomphe au Panthéon. Il reprend enfin, essoufflé et rendu, le chemin de l'atelier, commençant à comprendre qu'on s'est joué de lui, et se souvient trop tard qu'on l'a fait au premier avril. Il entre en jurant, et tous de rire. — Nous avons dejeué, Vivarais; mais il te reste, pour ta part, un bon poisson d'avril. »

Et Vivarais, moitié riant, moitié grondant, dejeué dans un coin, seul et triste, se demandant tout bas pourquoi cet usage, et quelle peut être l'origine de cette mauvaise plaisanterie. En effet, pourquoi dit-on poisson d'avril plutôt que poisson de mai, de juin ou de juillet?

On a donné de ce dicton plusieurs explications historiques plus ou moins raisonnables qui sont connues de tout le monde, mais ne serait-ce pas plutôt à la nature même, et aux promesses charmantes, et si souvent menteuses, des premières beaux jours, qu'il faudrait demander le mot de cette énigme? Tant de fois le brusque retour de l'hivern vient désoler alors nos campagnes, trop promptes à s'épanouir. Que de boutons à fruits meurent à la lune rousse! Que de fleurs s'y laissent prendre, et que de poitrines délicates! C'est bien avril qui pourrait chanter :

Idées! que j'en ai vu mourir de jeunes filles!

Sait-on que ce gentil mois, si gai, mais si perlé, a ravi à lui seul, et à notre toute France, Jeanne de Navarre, madame de Montpensier, Gabrielle d'Estrées, madame de Seigné, la duchesse de Longueville, madame de Mantenon, madame de Caylus, Diane de Poitiers, etc., etc. Avril fera-t-il jamais naître assez de fleurs pour en parer tant de tombes? C'est en ce mois que mourut aussi la Laure de Pétrarque?

Mais nous voici bien loin de la comète. Que nous voulait-elle? Ces souvenirs lui importent fort peu; c'est de l'avenir qu'elle nous aura parlé en passant. Que nous criait cette chevelure? Voilà comme nous sommes; nous ne comprenons jamais les prophéties qu'après l'événement. Certes, une comète de cette condition, et qui arive si brusquement sans se faire annoncer, et qui est donc d'une si belle queue, devait pourtant avoir quelque chose de particulier à apprendre à la terre. Attendons.

### M. de Lamartine.

POÈTE ET ORATEUR.



Né à Mâcon, le 21 octobre 1790, M. A. de Lamartine est maintenant dans sa cinquante-troisième année, et le chantre des *Méditations*, qui, aux applaudissements unanimes de la France, se révélait, en 1820, comme un génie plein de mélodieuse rêverie, est devenu un des orateurs les plus brillants de la tribune politique. Nous essaierons de caractériser en quelques mots ces deux phases de la vie de M. de Lamar-

lesquelles il a été assez heureusement doué duquel pour obtenir à peu près une égale renommée.

*Les Méditations* et les *Harmonies*, que le poète publia de 1820 à 1829, et qui marquent son premier pas dans la carrière, sont peut-être celles de ses œuvres, qui, après avoir été le plus goûtées par les contemporains, obtiendront aussi au plus haut degré, devant le tribunal sans appel, la préférence de la postérité. Cela tient à plusieurs causes : d'abord, ces odes et ces élégies sont, pour ainsi parler, une nouvelle corde ajoutée à la lyre française, et dont l'inventeur a tiré tous les sons qu'elle peut rendre. Les imitateurs qui viendront après, auraient-ils même une valeur égale à celle de leur modèle, ne parviendront jamais à faire vibrer avec un égal bonheur cette harpe éoliennes aux sons fugitifs, un peu monotones, et qui, pleine de charmes et de fraîcheur dans la nouveauté, ne tarderaient pas à se fatiguer elle-même en fatiguant ses auditeurs. Nous ne sommes pas un peuple réveur ; nonobstant ce défaut sur cette qualité du génie national, M. de Lamartine nous a dotés d'une poésie admirablement réveuse ; il a su nous imposer et imposer à la langue son propre génie ; ce sera la sa gloire, et d'autant plus solide que elle ne pourra pas avoir d'héritiers. En outre, les travaux lyriques de M. de Lamartine sont ce qu'il a produit de plus achevé sous le rapport du style, et, on ne peut trop le répéter aux poètes, il n'y a qu'une chose qui fasse vivre leurs vers, c'est la perfection de la forme. Dans les *Méditations*, surtout dans les secondes de 1823, et dans les *Harmonies*, si la phrase n'atteint pas complètement à cette précision, a ce nér, à ce naturel et à cette splendeur claire qui sont le cachet indélébile des maîtres français, poètes ou prosateurs, et quelle que soit la différence des sujets qu'ils traitent, il ne faut s'en prendre qu'à la nature même du génie du poète lyrique, et qu'à ce crépuscule de la pensée qui est chez lui un attrait de plus. Mais, malgré ces nuages dans lesquels le sylphe aime à envelopper son vol, la phrase est pleine, sonore, arrêtée ; elle a un corps et un beau corps. Le temps peut passer sur ce marbre, il ne l'altérera pas sensiblement. Au contraire, dans les publications postérieures de M. de Lamartine, dans *Jocelyn* qui paraît, comme on sait, en 1835, et surtout dans la *Chute d'un Ange*, publiée trois ans après, l'imagination est toujours aussi élevée ; elle a pris peut-être même plus d'étendue, de force et de grandiose, mais le vers se relâche, s'amollit, se déforme. L'opinion publique n'a pas adopté la *Chute d'un Ange*, où l'on a vu généralement une infidélité de l'auteur à la pureté spirituelle : il est toutefois peu de poèmes dont l'inspiration soit aussi vaste que celle de cet ouvrage ressuscitant pour nous les temps anté-historiques et la civilisation gigantesque de l'Orient. Mais, précisément parce qu'on importait dans notre génie, si l'on peut s'exprimer de la sorte, une conception digne du génie oriental, si antipathique au nôtre, il fallait avec d'autant plus de soin travailler notre langage et respecter ses lois. Rien n'est plus difficile que ces sortes de mélanges, que ces traités d'échange entre deux natures ennemis, quoiqu'ils aient été familiers à tous nos maîtres, et que la langue du XVII<sup>e</sup> siècle s'en soit formée, mais pour qu'ils s'opèrent avec bonheur, il faut toujours que le caractère propre de la langue qu'on tente d'enrichir soit respecté, et on ne doit jamais, sous prétexte de lui donner des qualités nouvelles, détruire celles dont elle brille naturellement. Cette prescription d'une rigoureuse observation est le plus souvent oubliée dans la *Chute d'un Ange*. Tout y flotte, aucun contour ne s'y arrête, le vers y coule comme une nappe d'eau uniforme, et c'est ce qui fait que, faute d'art dans l'écrivain, une des plus grandes conceptions du poète est pour ainsi dire perdue.

M. de Lamartine entra dans les affaires par la diplomatie. De 1824 à 1829, il fut successivement attaché à la légation de Toscane, secrétaire d'ambassade à Naples, puis à Londres. Il revint ensuite à Florence avec le titre de chargé d'affaires, et lorsque la révolution de juillet s'accomplit, il allait partir pour Athènes en qualité de ministre plénipotentiaire. Là se termine sa carrière diplomatique, qu'il refusa de continuer sous le nouveau gouvernement. Son intention n'était pas cependant, comme il le dit lui-même, « de perdre le jour à pleurer inutilement le passé ». En 1831, il se présente devant les collèges électoraux de Toulon et de Dunkerque, près desquels sa candidature échoua. En 1832, il partit pour l'Asie, où il éprouva la douleur la plus cruelle qui puisse atteindre un homme sur la terre : il y perdit sa fille unique. Un an et quelques mois après, il revint en France, et publia son *Voyage en Orient*, curieux et poétique agenda, où il avait consigné jour par jour ses réflexions, ses sensations, et jusqu'à ses vues politiques. C'est en 1834 qu'il devint définitivement homme public : il entra à la Chambre comme député de Bergues, ville du département du Nord. Depuis, il a reçu le mandat des électeurs de Châlons-sur-Saône, et il n'a plus quitté la députation. D'abord chef d'un petit groupe connu sous le nom de *parti social*, qui, par quelques côtés, s'inspirait du saint-simoniisme, n'avait en réalité d'autre doctrine qu'une vague aspiration vers un ordre social appliquant rigoureusement la loi évangélique. M. de Lamartine passa depuis dans les rangs des conservateurs, qu'il a récemment quittés pour ceux de l'opposition. Mais il demeure toujours isolé, tant par le caractère propre de son intelligence, que par certaines vues toutes particulières sur la politique extérieure, qu'il a puissées dans ses voyages et dans ses études diplomatiques. Les principales qualités de l'esprit poétique de M. de Lamartine se retrouvent dans son éloquence : plus d'abondance que de variété, plus d'élevation que de véritable audace, mais toujours et dans toutes les questions la générosité native de l'esprit. Dès que l'orateur se lève pour parler, quelles que soient d'ailleurs les dispositions de la Chambre, elle est prête à l'écouter. C'est qu'il y a en lui une rare distinction, et que tout dans sa parole, dans son geste, dans sa tenue, dans les grandes lignes de son visage,

l'exprime parfaitement. On l'a quelquefois comparé à Byron, comme lui poète et orateur : les deux génies sont totalement dissemblables. L'auteur de *Child-Harold*, tête de fer, voix de bronze, énergique jusque dans la grâce, puissant jusque dans ses faiblesses, audacieux et emporté jusqu'au délire, ne peut se comparer justement avec le génie méditatif du chantre d'Elvire. Au physique, Byron était beaucoup plus petit et d'une figure plus passionnée que M. de Lamartine ; mais j'imagine aisément que la tenue parlante de Byron, dans les rares séances qu'il a faites à la chambre des lords, avait quelque conformité avec celle de M. de Lamartine ; il devait y avoir une dignité analogue, une froideur apparente assez semblable. L'éloquence de M. de Lamartine puise sa principale inspiration dans un sentiment très juste et assez vif des droits du peuple à l'amélioration morale et matérielle de sa vie. C'est là, au fond, toute sa politique intérieure. Pour la faire apprécier comme il convient, il nous suffira de citer le début d'un petit écrit qu'il a publié sur les caisses d'épargne, et quelques passages d'un discours qu'il a prononcé à l'Académie de Mâcon : on y pourra voir en quelque sorte le résumé de la pensée oratoire de M. de Lamartine, noble esprit, plus riche, peut-être, en impressions qu'en vues précises et profondes, mais qu'un naturel instinct guide vers la lumière morale, même lorsqu'il ne la voit pas. Voici le début de l'écrit sur les caisses d'épargne :

« Pendant que nous consommons notre siècle, notre vie et nos forces dans les luttes stériles d'opinion, pendant que nous poursuivons à travers les révolutions la forme introuvable d'un gouvernement parfait, pendant que nous cherchons curieusement dans quelle proportion exacte le pouvoir et la liberté doivent se combiner dans nos lois, n'oublisons-nous pas que ces hautes questions n'intéressent que le plus petit nombre parmi les hommes ; et que pour un homme qui prend une part passionnée à ces discussions d'où dépendent ses droits politiques, il en est cent, il en est mille qui n'en comprennent pas même le sens ; pour qui l'égalité n'est qu'une chimère, la liberté un vain mot, le pouvoir qu'on lui offre une dérisoire de son impuissance ; en un mot n'oublions-nous pas la partie la plus nombreuse, la plus souffrante et la plus faible de l'humanité, les prolétaires... »

« Nous donc, propriétaires ou négociants..., nous devons leur consacrer, devant Dieu comme devant les hommes, une partie de ce loisir que la société nous a fait, une partie de cette aisance que la propriété nous assure, une partie de ces lumières qu'une instruction plus étendue nous a données... ; nous devons les convier à l'aisance, aux bonnes mœurs, à l'instruction, à la propriété. »

M. de Lamartine disait encore à l'Académie de Mâcon :

« Nous ne sommes pas de cette école d'économistes impitoyables qui retranchent les pauvres de la communion des peuples, comme des insectes que la société secoue en les cérans, et qui font de l'égoïsme et de la concurrence seuls les législateurs muets et sourds de leur association industrielle. Nous croyons, nous, et nous agissons suivant notre foi, que la société doit pourvoir, guérir, vivifier ; qu'il n'y a de richesse légitime que celle qu'aucune misère imméritée n'accuse... Decouvrirai-je les moyens de réaliser partout cette solidarité secondeur du bon à tous ? Quant à moi, je n'en doute pas : la société n'a jamais manqué d'inventer ce qui lui était nécessaire. Le grand inventeur de la société, ce n'est pas le génie ! le grand inventeur de la société, c'est l'amour !... »

Voici encore un passage remarquable d'un discours sur la manière dont il faut, suivant l'orateur, comprendre la liberté de l'enseignement :

« Vous ne trouverez ici, disait-il à Mâcon, aucune de ces préventions jalouses ou étroites qu'on s'efforce de répandre aujourd'hui contre l'Université, tantôt au nom de la liberté d'enseignement, tantôt au nom des susceptibilités religieuses. La liberté d'enseignement, nous la voulons pour tout le monde, mais nous la voulons aussi pour l'Etat... Le dernier des individus, en France, pourrait élire une maison d'éducation, et l'Etat ne le pourrait pas ! La présomption de dignité, de moralité, de capacité, serait pour l'individu isolé et sans garantie ! La présomption d'indignité, d'immoralité, d'inaptitude serait pour l'Etat ! On ravaleraît la sublime mission d'élever la jeunesse et de former l'esprit humain jusqu'au niveau d'une vulgaire industrie ! Les maîtres de la génération future seraient des industriels en enseignement, des industriels en science, des industriels en morale peut-être, et vous appelleriez cela émanciper la famille et sanctifier l'enseignement !... Nous disons, nous, que ce serait livrer la famille à la spéculatiion, et mettre l'esprit humain, l'âme du peuple, au rabais. Non, l'enseignement, quel qu'il soit, donne par des individus, par des corporations et par l'Etat, ne sera jamais impunément une industrie. L'enseignement est une fonction ; c'est le dégrader que de le faire descendre de cette hauteur jusqu'à ce que ne sait quel vil commerce des doctrines, des âmes et des intelligences. Respectons-le davantage dans tous ceux qui s'y consacrent ; respectons-le surtout dans l'Université ! »

## COURRIER DE PARIS.

LES FLUTES ET LES VIOLONS. — LE BAL ET LA CHARITÉ. — M. PONSAUD ET LUCRÈCE. — SOIRÉE CHEZ BOCAZIE. — L'EMPEREUR ET LE JOAILLER. — LE GALOP DE MELPO-MÈNE. — SIMPLE LETTRE.

Si le bal touche à sa fin, si le violon et le cornet à piston, ces agents provocateurs de la valse et de la contredanse, commencent à rentrer dans leur étui, en revanche le concert

se montre partout et se multiplie. Le concert triomphe et règne sans partage au temps de la semaine sainte et des jours de pénitence, et nous en approchons. Comme certain demi-dieu de la mythologie, il prend toutes les formes et tous les tons : tantôt simple romance et tantôt capricieuse cavatine ; agile concerto ou formidable symphonie, flûte, basson, violoncelle, hautbois, piano, harpe, soprano et baryton, contralto et ténor ; vous avez beau faire, vous ne lui échapperez pas ; il s'affiche au coin des rues et vous guette au passage. Suspended aux vitres des magasins de musique, il vous saute aux yeux. Vous vous croyez en sûreté chez vous ; allons donc ! le concert vous poursuit à domicile. Le concert se cache, vous enveloppe, arrive par la petite poste, et abuse de la candeur de votre portière. — Monsieur, une lettre ! — Et vous prenez la lettre avec empressement. Est-ce l'amitié qui m'écrivit ? Est-ce la fortune, est-ce l'amour ? Stephen s'est-il rappelé son serment ? Mariana m'envoie-t-elle doux mots que j'espere ? Faut il compter sur une joie, faut-il se préparer à un chagrin ? Le cœur beat, la main tremble, on roupe le cachet, et l'on trouve... un billet de concert enveloppé dans un prospectus. Damnation ! comme dit M. Alexandre Dumas. Vous espérez de douces heures illuminées d'un regard et d'un sourire, et c'est M. Kroakusen, première guimbarde de S. A. S. le prince Linck-Kohl-Sickingen-Selbitz, qui vous invite à venir l'entendre. Vous croyez au souvenir d'un ami absent et regretté, et c'est l'annone de l'arrivée à Paris de mademoiselle Ines-Faral-Badajoz-y-Ségnyay-Caraguez, première castagnette de S. M. Catholique, accompagnée d'il signor Paolo-Dolce-Policenella-Roucoulanini, premier mirton de la chapelle du roi de Naples.

Ainsi les concerts nous inondent, ou plutôt nous dévorent. Ils pullulent comme les Marangouins dans les nuits de Venise, et nous n'avons pas de monstriaires ! Paris est envahi, assiégié, occupé par une innombrable armée d'instruments à cordes et d'instruments à vent. On n'imagine pas combien d'archets courcent en ce moment de la première à la quatrième corde ; combien de bouches soufflent dans le cuivre, dans l'ebène, dans l'ivoire ; combien de mains gambadent et caracolent sur les touches du piano sonore ; combien de gosses roucoulent depuis un jusqu'à six. Pendant un mois, nous allons ressembler à une nation de musiciens et de chanteurs. C'est la saison où les fidèles vont en pèlerinage aux maisons Pleyel, Herz et Erard. O musique ! voix mélodieuse, céleste harmonie, tu mérites en effet ce culte et ces autels. C'est toi, fille d'Orphée et d'Amphion, qui touches les ames les plus dures et adoucis les esprits les plus sauvages. Oui, tu es divine et toute-puissante quand tu parles par la voix de Mozart et de Beethoven, dans ces magnifiques concerts ou l'archet d'Habeneck commande ; oui, tu es délicieuse et adorable quand tu appelles Malibran ou Rubini, Thalberg ou Bériot. Mais qui te délivrera de tous ces gosiers faus, de tous ces maigris violons, de tous ces pianos assommants, de toutes ces flûtes aigrellettes, de tous ces hautbois criards, de toutes ces clarinettes clapissantes, qui te compromettent et t'outragent, sous le prétexte qu'ils ont fait l'admiration du shah de Perse et charmé le Grand Mogol ?

D'ici à Pâques, il n'y aura plus que les concerts et les sermons ou il sera de bon ton de se faire voir : le matin, à l'église, pour entendre l'abbé Coeur ou l'abbé de Ravignan ; le soir, chez Herz ou chez Erard, pour savourer quelque dou monial ou quelque quatour amoureux. Vivent les jours de sainteté ! Qui irait-on faire ailleurs ? Les théâtres sont fermés ou soumis à un régime qui sent le jeûne et les Quatre-Temps. Ils ne servent plus à l'appétit public que de maigres vaudevilles, des opéras de pénitents et des drames en retraite ; les théâtres ont trop d'habileté et de savoir-vivre pour hasarder les pièces opulentes, les pièces curieuses, entre le dimanche de la *Passion* et le dimanche des *Rameaux*. D'ailleurs, nos jolies femmes, nos femmes élégantes, nos liones, sont ingénues et ne manquent jamais de moyens d'occuper leurs heures et de se distraire. Vous les croyez desœuvrées, se mirant nonchalamment dans leur miroir, d'un petit air enroué ou boudoir, point de tout ; elles ont mille affaires en tête ; c'est une grave dissertation sur la couleur d'un chapeau et une quête pour les orphelins de l'arrondissement ; c'est une souscription pour un père de famille qui a éprouvé des malheurs et un nouvel attelage baï-brun. Et puis n'ont-elles pas la catastrophe de la Guadeloupe ? La Guadeloupe est d'un grand à-propos pour occuper ces dames. Il faut les voir ! Quel zèle ravissant ! quelle humanité charmante ! quel délicieuse sensibilité ! Les plus jolis sourires excitent et éveillent la bienfaisance endormie ; les plus blanches et les plus nobles mains tendent la sèbile pour le soulagement de cette grande infertilité. On dresse des listes de dames patronnes ; on organise des loteries philanthropiques ; on médite des matinées musicales pour contrarier le tremblement de terre et relever les ruines qu'il a faites ; on brode de la tapiserrie, de la soie et des velours ; on tresse des bourses et des pantoufles ; on prodigue le dessin au crayon noir ou rouge et l'aquarelle... contre l'incendie.

Pour toutes ces choses-là, Paris est la ville adorable, la ville sans pareille. Visitez l'Europe, faites le tour du monde, passez sous tous les degrés de latitude, nulle part vous ne verrez pratiquer la philanthropie avec autant de grâce et de légèreté, et faire une bonne action en même temps que goûter un plaisir. Les femmes de Paris excellent à exercer ce cumul. J'en sais une, des plus spirituelles et des plus adorées ; il y a quelques semaines, un peu avant l'épouvantable chute de nos frères de la Pointe-aux-Pâtre, je lui reprochais son air triste et son regard ennué. « Qui voulez-vous, dit-elle ; je suis lasse de vos valses et de vos fêtes ; il me faudrait un petit malheur pour me distraire. » Quinze jours après, je la revis ; son état s'est animé, son oeil avait toute sa flamme, sa bouche souriait agréablement. Eh bien ! me dit-elle, vous allez souscrire pour cette pauvre Guadeloupe ! Vous m'apporterez cela demain, au bal de madame d'Ivry... J'appris bientôt la cause de cette résurrection de son teint et de son humeur : depuis quinze jours, elle se trouvait à la tête de douze bals et

d'un tremblement de terre, de trois veuves et d'un cachemire vert, de quatre orphelins et d'une chasse au courre, d'une course au clocher et de cinq vieillards aveugles; c'était la femme la plus heureuse du monde.

Il y a deux mois qu'on le dit, qu'on le raconte et qu'on l'imprime, les uns tout bas et d'un style mystérieux, les autres à haute voix et à coups de trompette. Il est venu! Il se révèle! Nous l'avons enfin trouvé. — Quoi donc? — Le poète que nous attendions. — Quoi donc encore? — Le chef-d'œuvre qui doit remettre le dix-neuvième siècle dans sa véritable voie poétique. Le chef-d'œuvre s'appelle *Lucrece*, le poète se nomme Ponsard. — Voilà le bruit qui courait par toute la ville. Et déjà avant d'être né, ayant d'avoir vu le jour, avant d'avoir dit un mot, M. Ponsard et Lucrece étaient livrés aux éloges et aux railleries, à l'adoration et à l'insulte.

Brutus a eu l'idée spirituelle de mettre fin à ces disputes anticipées sur une tragédie dont tout le monde parlait sans la connaître: Brutus s'est donc engagé à montrer chez lui la fameuse Lucrece, ou plutôt à la faire entendre. Or, Brutus, c'est Bocage; l'auteur original et hardi que M. Ponsard a chargé de purifier le crime de Sextus et de chasser les Tarquins.

Lundi dernier, le champ clos s'est ouvert dans un vaste et élégant appartement de la rue des Marais; plus de cent auditeurs avaient été conviés, sans distinction d'opinions ni de bannières. Tel journal, admirateur prématûre de *Lucrece*, se trouvait assis à côté du *Charivari*, qui ne lui a pas épargné les épigrammes; la chambre élective s'incarnait dans la personne de cinq ou six honorablez; la partie avait M. Viennet pour échantillon; le ministère de l'Instruction publique se montrait sous l'habit de M. Nisard; Sanson était l'ambassadeur du Théâtre-Français; l'Académie souriait du sourire bienveillant et paternel que lui prit tant M. Tissot; la poésie, le roman, le premier-Paris, le feuilleton, émaillaient les fauteuils et les banquettes du salon. Un jeune homme placé derrière Bocage, attirait l'attention par son air distingué, doux, modeste et réfléchi; c'était M. Ponsard.

Bocage a récité, de sa voix animée, les cinq actes de la tragédie déjà lancée. Nous n'imiterons pas l'exemple des indiscrèts qui translèvent le mystère des œuvres lues à huis clos, et se hâtent de colporter partout et de souiller la fleur de leur virginité. Laissons à d'autres ce rôle de Sextus; c'est au second Théâtre-Français, c'est à la représentation publique, qu'il appartenait de dévoiler les beautés de *Lucrece* et ses charmes encore cachés. Du moins annoncerons-nous le succès complet de la lecture; les amis étaient transportés, les rieurs se sentaient désarmés et remettaient l'épigramme au fourreau; la Chambre des Députés approuvait; la paix battait des mains; le ministère de l'Instruction publique donnait son approbation magistrale; le roman était ému; la poésie ne se sentait pas d'aise; le fait-Paris paraissait heureux d'échapper un instant à la question des succès, par des routes si harmonieuses et si pures; la Comédie-Française se morlait les lèvres d'avoir laissé échapper cette Lucrece; le feuilleton oubliait de prendre son air sévère et caustique; et l'Académie félicitait M. Ponsard de la pureté de son style, de la netteté de ses idées, et du parfum grec et romain exhalé de son œuvre et partout répandu.

On a fini par de la musique et de la danse; Collatin a dansé avec Tullie, et Sextus avec Lucrece; j'ai vu Tarquin et Brutus se faire vis-à-vis et se donner la main à la chaîne des dames. Soirée charmante, soirée toute parfumée de poésie, soirée qui m'a donné des songes harmonieux. Bocage en a fait les honneurs avec une rare courtoisie et une franchise pleine de bon ton. Ceux qui se rappelaient les terribles drames et les noires tragédies où Bocage a joué tant de jeux sombres et féroces, étaient venus, croyant descendre dans quelque souterrain décoré de têtes de morts, et tout au plus éclairé d'une lampe sépulcrale; ceux-là ont souri en voyant un riche appartement splendidement illuminé, dont l'hôpital gracieux et preventif exercerait une politesse une hospitalité accompagnée de sourires au lieu de coups de poignards; tandis que les sorbets, le punch et le champagne tenaient la place de la lame de Toledo et du poison des Borgias.

M. Biennais est mort; j'entends dire: Qu'est-ce que M. Biennais? M. Biennais appartient à l'histoire de l'Empire. Son nom ne figure ni sur la liste des maréchaux ni sur l'état des grands officiers de S. M. l'Empereur et roi; M. Biennais n'était pas général et n'était pas chambellan; M. Biennais n'a fréquenté ni la cour ni le champ de bataille. Qu'était-il donc, encore un coup? Joaillier de Napoléon. C'est lui qui a préparé la couronne de diamants pour ce vaste front impérial: que dis-je? M. Biennais fut crédité de la couronne à César. Ce fut à l'avénement du consulat: le jeune général était pauvre; il n'avait pour richesse que sa gloire et ses lauriers d'Italie. Shylock et Eleazar n'auraient pas prêté un denier sur de tels gages; Biennais donna l'or et l'argent ciselés. Le héros ornait magnifiquement sa maison, grâce à cette confiance de Biennais. On sait que plus tard le consul fit de belles affaires, et que l'Empereur remboursa largement le joaillier; mais il ne lui en garda pas moins un souvenir reconnaissant. Biennais m'a fait crédit, disait-il, dans un temps où les banqueroutes politiques étaient fréquentes; le consul pouvait être obligé de déposer son bilan tout comme un autre. \*

Ces jeunes et nobles fronts que Biennais avait parés d'or, de perles, d'améthystes et de saphirs, fronts bardés de héros et d'empereurs, fronts souriants d'impératrices et de reines, fronts où la victoire posait sa couronne, où l'amour tressait sa guirlande, tout est mort depuis longtemps; il ne restait plus que le joaillier, qui vient de rejoindre sa clientèle, aujourd'hui ivide et déconvenue.

Un des comédiens les plus amusants et les plus burlesques de Paris a donné un bal, il y a trois jours. En homme qui sait vivre, X... a convié tous ses camarades chantants, dansants, declamants, sans distinction d'entrechats ni de poignards, depuis le théâtre de la Gaieté jusqu'à l'Opéra, et du Vaudeville au Théâtre-Français. Une des jeunes gloires de la tragédie classique figurait en tête de la liste; X... lui avait écrit particulièrement un billet respectueux, comme il con-

vient à une queue rouge aux prises avec une Hermione, ou quelque chose de la même maison. La jeune héroïne était bien tentée d'aller goûter un peu de cette danse, car, pour être Melpomene, on n'en aime pas moins le galop; cela délassait des sonoris de la grandeur. Malheureusement, un certain conte qui compose à lui seul, en ce moment, le conseil privé de la princesse, opposa un *retard* formel, sous prétexte que la dignité de Melpomene serait compromise. Il fallut donc renoncer au galop qu'on se promettait. Le jour même X... reçut les mots suivants, tracés par la main tragique :

« Mon cher X..., le comte ne veut pas que j'aille ce soir à ton bal; je n'irai donc pas à cause de lui, mais je te préviens que dans quinze jours tu pourras en donner un autre.

« Ton affectionné camarade,

\*\*\*

### UN REPAS HOMÉRIQUE.

Depuis *Les infiniment petits*, si spirituellement chantés par notre grand poète national, on a tant de fois et si souvent dit que notre époque était mesquine, étirée; que nous perdions dans la contemplation de petites choses, dans la discussion de petits intérêts, dans le choc de petites ambitions, tout sentiment de grandiose et du sublime; on a tant critiqué, et non sans raison, les pétites tendances de notre individualisme, le cercle étroit, l'horizon borné de notre politique, qu'il y a justice à tenir compte de tout ce qui semble revêtir quelque apparence de grandeur et de solennité.

Les chemins de fer ouvrent pour le monde une ère nouvelle. Sans demander à l'avvenir quelles relations, quelle communauté de sentiments et d'idées ces voies de rapide communication établiront un jour entre les peuples, considérons seulement les avantages dont ils dotent le présent. Ils provoquent les grandes associations de capitaux, qui seules peuvent permettre de tenir et de mener à fin aujourd'hui les grandes entreprises. Ils transportent sous nos yeux, en un seul convoi, plus de voyageurs que cent voitures et cinq cents chevaux des messageries royales n'en transporteront péniblement en un temps cinq fois plus long, et la France a payé cet avantage par une si cruelle et si douloureuse expérience, qu'elle doit, plus qu'aucune autre nation, y tenir et se l'assimiler.

Les chemins de fer appellent et réunissent sur le même point des masses de travailleurs; ils les associent dans une commune pensée, dans un but commun, et c'est la une préparation pacifique à une sage organisation du travail et à ces institutions des caisses de retraite appelées de tant de vœux, et qui doivent assurer aux classes laborieuses, aux vétérans de l'industrie, une vieillesse heureuse et honorable.

Ce sont les chemins de fer qui ont donné à notre pays le premier spectacle des grandes solennités industrielles nationales, provoquées par leur inauguration. Les compagnies des chemins de fer d'Orléans et de Rouen annoncent, pour les premiers jours de mai, à l'occasion de leur ouverture, des fêtes que l'on dit fériques. Il ne s'agit de rien moins que d'un banquet de 2,000 convives qu'un seul convoi transportera à Orléans et ramènerait à Paris au bout des instruments et des fanfares.

*L'Illustration* ne laissera rien perdre à ses lecteurs de ces fêtes, de ces réunions éclatantes; mais elle leur doit compter, dès aujourd'hui, d'un festin dont le chemin de fer de Rouen a été le prétexte, et qui rappelle les plus fabuleux repas de l'antiquité.

Parmi nombreux travaux d'art qu'a nécessités le chemin de fer de Paris à Rouen, un des plus importants était celui du tunnel de Tourville. Pour en hâter le terme, le directeur avait promis qu'à peine le tunnel terminé, les ouvriers seraient réunis autour d'une table où un boeuf entier serait servi tout rôti, entouré d'un monceau de pommes de terre.

Le tunnel a été terminé même avant l'époque prescrite, et le directeur des travaux a tenu fidèlement sa parole.

Un boeuf qui, tout dépouillé, pesait encore 150 kilogrammes, a été embroché avec une broche monstrueuse forgée exprès pour la cérémonie.

La broche, suspendu à des chaînes qu'un cabestan faisait manœuvrer, a majestueusement tourné

son rôti gigantesque devant un fourneau immense dressé à l'aide de rails entre lesquels brûlait plus de coke qu'il n'en aurait fallu pour faire marcher une locomotive. A peu de distance, dans de vastes chaudières, cuisaient les pommes de terre.

Quand tout a été prêt, un wagon, espèce de large plate-forme, s'est avancé. Avec le secours du cabestan, le boeuf y a été installé, flanqué de dix hectolitres de potates; et le rôti, très grands tourneaux de bière, les convives, tout cela est parti ensemble, remorqué par une machine, au bruit de milliers de cris joyeux.

Deux cent cinquante ouvriers ont pris place autour de la table sur laquelle s'élevait, majestueux et fumant, ce rôti homérique; quatre officiers du bouche, vulgairement appelés garçons bouchers, ont monté sur la table et ont découpé cette pièce monstrueuse, qui a été le plat de résistance de ce festin improvisé. L'ingénieur du chemin de fer et plusieurs nobles de Rouen ont présidé cette réunion, dans laquelle les ouvriers anglais et français ont oublié toute rivalité nationale en présence de ce rosbif merveilleux.

On peut voir de ce fait le côté prosaïque et grossier, nous ne le contestons pas; mais il y a autre chose: le banquet, avec son boeuf rôti, avec ses tonneaux au lieu de bouteilles, avec ses jolies brûlures si vous voulez, n'en a pas moins un caractère élevé. Ce n'est pas seulement le travail qui a été en commun là, c'est la récompense aussi qui a été commune; c'est une image incomplète, peu attrayante sans doute, mais enfin c'est une image des bienfaits de l'association; et soyons bien sûrs que rien de ce qui touche à ce grand bienfait de l'association des travailleurs ne peut nous être indifférent aujourd'hui.

Et tant il est vrai qu'un bon esprit aime presque toujours les hommes réunis, ces braves gens, quand ils n'ont plus en devant eux que les os disseminés du héros de la fete, et les tombeaux vides, et la table dévastée, alors ils ont songé aux malheureux de la Pointe-a-Pitre, et ils ont fait une quête dont le produit ira porter bonheur à quelque famille ruinée.

### VENTE DE LA GALERIE AGUADO.

C'était une grande solennité pour les artistes que le démembré de la riche collection formée par M. Aguado, marquis de Las Marismas. Tous connaissaient, tous avaient admiré cette galerie, la seule qui possédait des échantillons de toutes les écoles, la première qui nous en ait à même d'apprécier les maîtres de Castille et d'Andalousie. La nouvelle de la vente avait mis en émoi non-seulement les amateurs parisiens, mais ceux de Venise et de Florence, de Naples et de Saint-Pétersbourg. Les gouvernements du Nord et du Sud avaient des représentants dans le *grand salon* du musée Aguado. Du 20 au 28 mars, une foule considérable s'y est amassée, et a suivi avec une avide curiosité les perpétrations des enchères.

Les premières vacations ont été froides. Vous savez la méthode mise dans les ventes de tableaux; ondulée par les toiles maladroites, pour arriver progressivement aux chefs-d'œuvre. Les copies, les compositions équivoques ou malvenues, sont en quelque sorte envoyées en tirailleur; puis, quand les amateurs se sont aimés au feu des escharmonches préliminaires, on lance sur eux la réserve des originaux et des peintures capitales. Aussi, les premiers jours, des tableaux de Claudio Cecco, Procaccini, Biscaïno, Llanino, ont-ils été adjugés aux prix modiques des 200, 76, 30 et 22 fr. On a même vu vendre un portrait du Tintoret, 316 fr.; un saint François d'Assise, d'Auguim Carrache, 305 fr.; un Christ mort, de Carlo Dolci, 13 fr., et l'Espresso, de Velázquez, 29 fr.

Carabais n'a rien de singulier; la galerie Aguado s'était recréée à la hâte, et le propriétaire avait reunis le bon grain et l'ivraie, sauf à les séparer ensuite. Il avait eu parfois le bonheur d'accaparer des toiles de premier ordre; d'autres fois aussi, il avait été induit en erreur par des spéculateurs de mauvaise foi. Enlevé inopinément, il n'a pas en le temps d'achever le triage de ses tableaux. Les différences qu'on remarque entre le catalogue de 1839 et celui de 1843 constatent d'ailleurs qu'il s'était occupé de l'éparation de sa galerie. Différences que la première rédaction assignait au dessinateur Correggio, au Dominiquin, etc., sont indiquées postérieurement comme l'ouvrage de leurselevé; s'il n'est pas d'elles, le Génie de l'architecture, a été adjugée à 175 fr. Le Jeu remettant à saint Pierre les clefs du Paradis, donné en 1839 pour un Murillo, est devenu un Alonso Cano en 1843; comme il a été vendu 335 fr., il est permis de supposer qu'il n'était ni l'un ni l'autre.

La marche qu'a suivie la vente fait honneur au discernement des acheteurs. Leur légitime méfiance ne les a point empêchés de rendre justice aux qualités incontestables de certaines œuvres: le patronage des grands noms ne leur a pas fermé les yeux sur la mediocrité réelle de certaines autres. Ils ont su se garantir à la fois de l'engouement et de la crudité; et l'on peut, sauf quelques exceptions, juger du mérite des tableaux par le prix d'adjudication.

Né en Espagne, M. Aguado avait accordé une place importante aux peintres de sa patrie. On ne comptait pas, dans sa collection, moins de cinquante-neuf Murillo, parmi lesquels la Mort de sainte Claire, la plus belle conception de ce maître: la sainte est étendue sur un grabat, entourée de religieux vêtus de bure, au fond d'une cellule sombre et nue; Jésus-Christ et la Vierge s'avancent pour recevoir son âme, escortés d'une procession de vierges radieuses. La sont les souffrances terrestres, les ténèbres, les privations, les misères fatales ou volontaires; ici resplendent les joies célestes, la calme éternel, la gloire indénommable. Ce tableau, qui, par les dimensions, ne pouvait convenir qu'à un musée, est resté aux heritiers de M. Aguado au prix de 19,000 fr.

L'Innociation, de Murillo, s'est vendue 27,000 fr.; la Madone dans sa gloire, 17,900 fr.; le saint François d'Assise en prière, figure d'un coloris vigoureux et d'un admirable effet, a été adjugé au prix de 15,000 fr.; deux toiles moins importantes, la Jeune fille aux poissards et l'Enfant à la fourche, ont monté à 6,900 et 3,250 fr. Les autres peintures attribuées à Murillo étaient d'une origine trop suspecte pour attirer un prix élevé. Un portrait d'homme, signé Bertholomeus Estebanus Murillo fecit, 1652, a été payé 345 fr.

Dès le sept-Velasquez de la galerie, un seul portrait, connu sous le nom de la Dame à l'éventail, a été vivement disputé et vendu 12,750 fr.; les autres, bien qu'on y reconnût parfois la touche large et enjouée du maître, ont été adjugés à des prix très-inferieurs: la Jeune Fille et le Nègre, à 1,200 fr.; le portrait de la comtesse de Neuburg, à 900 fr.; un portrait d'Infante, à 1,080 fr.; le portrait en pied d'un Corridor, à 1,600 fr.

Les Zurbaran ont été bâtiez; le plus remarquable, Saint Hugues changeant le repas des Chartreux, n'a pu dépasser 1,725 fr. La bizarre, au sujet discredited cette belle peinture. Saint Hugues, évêque de Limeil, visitant des moines au réfectoire, imagine d'transformer en tortues le gibier qui leur est servi. Saint Hugues eut peu mieux employer le don des miracles, et Zurbaran ses pinceaux.

La Descente de croix, de Ribera, peinture d'un effet saisissant, mais qui avait malheureusement pousso au noir, a été vendue 3,450 fr.; la Vierge et l'Enfant Jesus, du même peintre, tableau d'un ton clair, traité dans la manière du Corrège, a été adjugé à 3,000 fr.; deux chefs-d'œuvre, suivant le catalogue, Pythagore et le Philosophe cynique, ont atteint, sans peine, les prix de 460 et 380 fr. Les Alonso Cano ont eu peu de succès. Le plus beau, l'Atelier de saint Joseph,

n'a monté qu'à 800 fr., et quelques-uns sont descendus jusqu'à 450, 182 et 93 fr.

L'école italienne était la partie la plus faible de la galerie ; les noms illustres affluaient sur le catalogue ; mais en procédant à la vérification, on était surpris de la faiblesse des compositions. *L'Archange saint Michel terrassant le démon*, a été adjugé comme le frère jumeau de celui du Louvre, a été adjugé pour la somme de 3,500 fr. Un Raphaël de petite dimension, provenant de la galerie du Palais Royal, la *Vierge et l'Enfant Jésus*, a été mis sur table à 10,000 fr., et les enchères, montant par 100 et 500 fr., se sont élevées jusqu'à 27,250 fr. Parmi les autres tableaux de l'école italienne, nous citerons une charmante *Vue de Venise*, de Canaletti, 2,200 fr.; la *Vierge, l'Enfant Jésus et saint Jean du Guide*, 5,880 fr.; une *Madone du Corrège*, 1,600 fr.; *l'Enlèvement d'un berger par une déesse*, de l'Albane, 2,550 fr.; les *Génies de la Musique*, du Dominiquin, 1,105 fr.; *Andromède*, du Guerchin, 3,050 fr.; *Deux enfants*, de Léonard de Vinci; 4,000 fr.

Peu de Flamands figuraient dans la collection. Van Dick avait une *Déposition de croix*, tableau dont nous avons vu, en Belgique et en Flandre, plusieurs répétitions, qui toutes aspirent au titre d'original. Celui d'M. Aguado, authentique ou douteux, s'est vendu 5,000 fr. Un joli tableau du même maître, représentant des enfants qui agacent une lice et ses petits, a été payé 4,000 fr.

Le ministère de l'Intérieur a fait l'acquisition, moyennant 7,400 fr., du *Repos de Diane*, de Rubens. Sans être entièrement de sa main, ce tableau sort évidemment de son atelier : les chaires se distinguent par la transparence et la vigueur du coloris, et les accessoires que le livret attribue à Snyders, sont d'une admirable exécution.

*L'Enfant Jésus jouant avec saint Jean, une jeune fille et un ange*, portait l'empreinte du talent de Rubens, qui semblait cette fois s'être inspiré de la manière de Murillo. Ce tableau a été adjugé à 3,000 fr. *Le Jason vainqueur du dragon*, et *l'Elysée abordant à l'île des Phéniciens*, paysages d'un style

grandiose, placés sous l'invocation de Rubens, étaient dignes de l'émulation des échercheurs, et les sommes de 1,520 fr. et 1,000 fr. ne nous paraissent pas proportionnées au mérite de ces riches compositions.

Un Téniers, le seul de la galerie, a eu une plus favorable destinée. Il représente la *Délivrance de saint Pierre par un ange*; mais l'apôtre et son libérateur sont relégués au fond du tableau, tandis qu'au premier plan, des soldats revêtus de l'uniforme du dix-septième siècle, jouent aux dés et boivent de la bière en fumant. Téniers se souciait peu de la vérité historique, mais en revanche il reproduisait la nature avec une merveilleuse dextérité. On a payé sa *Délivrance de saint Pierre* trois fois plus cher que la *Déposition de croix* de Van Dick : 15,300 fr.

Les Rembrandt de la collection étaient apocryphes au premier chef ; aussi ont-ils été vendus : une tête de Vieillard, 1,300 fr.; portrait de deux Enfants, 1,010 fr.; deux Mendiants endormis, 1,310 fr.



(Vente de la galerie Aguado.)

La dernière vacation a été consacrée aux statues. L'affluence était nombreuse pour assister à la vente de la *Nymphe couchée* et de la *Madeleine*, de Canova. La première de ces statues, d'un dessin pur et d'un beau travail, n'a été payée que 1,600 fr. La seconde jouit d'une réputation populaire, et a été souvent reproduite par le moulage ; mais les artistes ne sont pas d'accord avec le public sur la valeur de ce chef-d'œuvre. C'est sans doute un marbre travaillé avec une rare habileté de praticien ; toutefois la tête manque de grandeur ; l'attitude générale exprime l'abattement physique, et non le repentir et la piété ; le corps appartient moins à une femme belle et forte, amaigrie par les austérités, qu'à une jeune fille

chétive et plithisique. Malgré ces défauts, la *Madeleine* est devenue célèbre chez M. de Sommariva, qui avait su l'exposer dans un jour favorable, entouré de draperies dont les reflets fauves lui communiquaient une animation factice. Après la mort du premier acquéreur, qui l'avait payée 6,000 fr., elle avait été achetée par M. Aguado au prix de 63,000 fr., et vient d'être revendue 59,500 fr. à un noble gênois, le duc de Sarraglia.

En 1839, lorsqu'il faisait assurer sa galerie par la compagnie du Phénix, il estimait 3,039,950 fr. les 383 tableaux qu'il possédait alors ; qu'on juge de ses illusions par le résultat de la vente actuelle :

ÉCOLE ESPAGNOLE (230 tableaux).	255,192 fr.	50 c.
ÉCOLE ITALIENNE (128 tableaux).	236,606	50
ÉCOLES FLAMANDES (35 tableaux).	54,638	50
MARBRES (50).	88,999	50
Total. . .	633,436	50

C'est pour réaliser un si mince produit, que s'est opérée la dispersion de ces œuvres d'art, dont la réunion avait coûté tant de peines. Cette galerie dont M. Aguado était fier à juste titre, n'a eu qu'une existence passagère ; mais elle laissera de longs souvenirs dans l'esprit des artistes, et ils nous sauront gre sans doute d'en avoir dressé l'acte de décès.

#### Beaux-Arts. — Salon de 1843.

(Voyez pag. 44 et 56.)

##### SALLE DES SCULPTURES.

Les maîtres sont absents, comme ceux de la peinture ; il semble désormais qu'il soit de mauvais goût à un artiste éminent d'exposer au Louvre, et que la distinction de ses tableaux ou de ses statues doive être deux fois compromise, d'abord par les médiocrités au milieu desquelles le nouveau chef-d'œuvre irait prendre place, puis par la vulgarité des regards bourgeois qui le viendraient malencontreusement contempler. On reprochait à l'un de nos grands poètes de ne plus écrire que pour un petit nombre d'élus ou d'initiés, de ne plus chanter en quelque sorte qu'à huit clos et dans le saint des saints. Nos grands artistes ont de même une pente visible à ne plus faire que de la peinture et de la sculpture intime ; si parfois encore ils daignent révéler aux yeux du commun les nou-

veaux enfants de leur génie, il faut que le public se dérange, et se donne la peine de passer chez eux.

• L'un demeure au Marais, et l'autre aux Incurables. •

Ou sont donc, cette année, MM. Etex et David ? Pourquoi MM. Rude, Jouffroy, Antonin Moyne et les autres n'ont-ils rien envoyé au Louvre ? Ont-ils tant de commandes officielles, qu'ils n'aient pu trouver le loisir de faire pour le public la plus mince statuette ! L'un, nous dit-on, couronne de lauriers un buste idéal de M. Victor Hugo, comme il ferait pour la tête de Raphaël ou de Shakspeare ; l'autre travaille pour le compte d'un riche bourgeois, qui veut avoir des aieux de marbre.

Par suite, la salle des sculptures offre un assez pauvre

aspect ; comme les portraits dans le salon carré et les deux galeries, ici les bustes abondent ; les statues sont rares, les groupes encore plus ; mais, en revanche, vous vous croirez dans une école de dessin d'après la bosse, tant il y a de têtes sur les tables. Un buste devient un objet de mode ; le portrait se fait bourgeois et mesquin, tout au moins l'on veut être moulé. Les artistes n'ont malheureusement pas le choix de leurs modèles. « Qui voudra le peindre, dit une ancienne épigramme, puisque personne ne peut le voir ? » Mais en peignant bien, aujourd'hui, quelque difforme que vous puissiez être, on se fera plaisir de vous peindre au naturel, même on vous enlaidira encore, si vous le désirez. Puis on vous enverra figurer au Salon, sur l'autorité de Boileau :

• D'un pinceau délicat l'artifice agréable,  
Du plus affreux objet fait un objet aimable. \*

Les anciens étaient avares des portraits, dans la crainte qu'ils avaient de multiplier les ouvrages médiocres. Tout vainqueur aux jeux olympiques était honoré d'une statue; mais il fallait y avoir remporté trois couronnes, pour que cette statue fût *iconique*, c'est-à-dire pour qu'elle représentât l'athlète à qui on l'accordait.

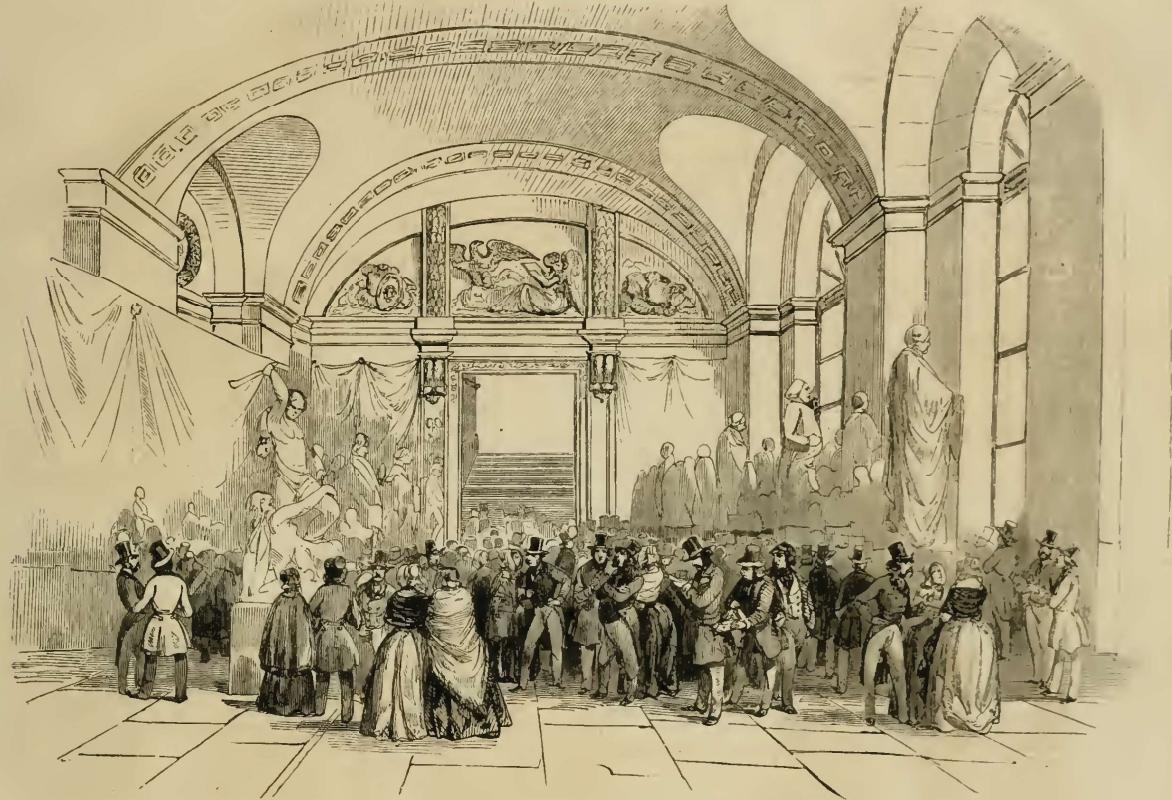
La salle des sculptures offre pourtant quelques œuvres distinguées, que nous examinerons en détail, comme nous avons déjà fait pour les principales peintures du salon carré.

M. Simart. — *La Philosophie*, statue en marbre. — Nous devons d'abord remercier M. Simart de n'avoir point chargé son personnage allégorique de fastidieux attributs, et de nous avoir fait grâce, par exemple, du scalpel de l'analyse et du flambeau de la réflexion, ne craignant pas d'ailleurs que nous prissions sa *Philosophie* pour le *Commerce* ou la *Navigation*.

Par la simple méditation du visage, par l'inflexion pensée de la tête, par la pose expressive de la main sur la poitrine, l'artiste a su personnaliser le *Véloz razzis*, et donner une forme sensible à la réflexion psychologique. La pensée de M. Simart est austère; sa *Philosophie* n'est point « la vierge m'ouïeuse de Sion », chantée par les poètes, qui font habiter volontiers la Sagesse dans la lyre; ce n'est point la muse platonicienne, douce et élémentaire, amie des beaux discours et des harmonieuses paroles, mais plutôt la sévère métaphysique allemande, la dresse un peu boudue de l'*objectif* et du *subjectif*, la Raison pure. La concentration intérieure est telle, que l'âme, tout entière au travail psychologique, semble se retirer des traits du visage et la vie s'y glace: c'est une statue de la Réflexion plutôt que la Réflexion même. Nous examinerons à dessin notre critique pour la mieux préciser; la conception de M. Simart n'en est pas moins belle et profonde; nous reprochons seulement à l'artiste d'avoir comme attriste cette noble figure par l'exercice même de la pensée, au lieu

d'y avoir peint le rellet de la belle lumière intérieure qu'a célébrée Malebranche, de cette flamme divine qui ravit si puissamment les yeux de l'âme.

Peut-être devons-nous aussi trouver dans la statue de M. Simart une certaine exagération de régularité et de pureté-classiques: toutes les lignes sont coupées à angles droits, les traits du visage comme les draperies; il en résulte une sorte d'harmonie *carrée* qui nous semble dépasser l'antique proprement dit, et remonter jusqu'à l'Egypte. La statuaire grecque ne fit à son origine qu'imiter la momie égyptienne, et ses premières statues, ayant la mortuaire du corps enfermée dans une galine, ressemblaient toutes aux images du Dieu Terme. On dirait de même, à voir la rigide façon dont la *Philosophie* est enveloppée, que l'artiste, dans son amour excessif de l'antique, a voulu faire un *Hermès*, une *Isis* voilée: la critique avait déjà reproché à son *Oreste mourant* une affection de gravité et de stoïcisme; aujourd'hui, M. Simart nous semble toucher aux extrêmes limites de la sim-



(Salon de 1843. — Vue de la galerie de sculpture.)

plicité, au-delà desquelles la statuaire devient de la géométrie pure.

*La Philosophie* de M. Simart, malgré toutes ces critiques, n'en est pas moins, à notre sens, une des plus remarquables œuvres qui aient été exposées au Louvre depuis plusieurs années.

M. E.-M. Maindron. — *Un jeune Berger piqué par un serpent*; son chien leche sa blessure. — Ce groupe, exposé en plâtre il y a quelques années, avait des lors mérité d'unanimes éloges. — M. Maindron, comme chacun sait, est un sculpteur romantique. Les sculpteurs spiritualistes étaient déjà une chose assez rare, assez absurde même, au dire des amis positifs de la *Venue Callipyge*; mais quel nom donner à l'audacieux qui osé introduire sous le marbre la rêverie mélancolique et le vague de la pensée? René n'est-il pas en sculpture un être impossible, une incompatibilité? Autant vaudrait essayer de rendre avec du plâtre ou du marbre la romance du *Sauve*, les *Méditations* de Lamartine. Nobolstant, M. Maindron semble avoir heureusement trouvé le côté vaporeux, si je puis dire, de la sculpture. Dans ses statues, tout est sacrifié à l'expression et à l'effet de la tête: l'artiste affectionne généralement les formes grêles, soit qu'il y trouve une distinction romantique, soit que cet appauvrissement de tout le corps lui paraisse devoir mieux faire ressortir la richesse de la tête; souvent même, sous cette constante préoccupation du sentiment de la figure, il néglige la correction de l'ensemble; ainsi, dans le groupe que nous examinons, la cuisse gauche du berger est projetée d'une façon malheureuse, et la chute des épaules a trop de mollesse, et la nuque est étrangement aplatie; mais, en revanche, la tête de l'enfant est délicieuse: il y a dans ses paupières baissées, dans le pli de ses lèvres une douceur charmante, une tristesse gracieuse; on dirait qu'il

éprouve plutôt une peine de cœur qu'une douleur physique, qu'il rêve plutôt qu'il ne souffre. La tête du chien est admirable de sentiment; elle a une expression beaucoup plus claire et plus précise que celle de son maître; il eût été difficile, en effet, de faire un chien romantique et rêveur, ayant le vague à l'âme. — En somme, la nouvelle composition de M. Maindron tient dignement ce que promettaient sa *Tellida*, son *Christ*, son *saint Grégoire*, toutes œuvres déjà si remarquables par le goût, la science de l'ajustement, la distinction de la fantaisie, et sur tout la constante vérité de l'idéalisation.

M. Protat. — *Sara la baigneuse*, bas-relief en plâtre.

\* Elle bat d'un pied timide  
L'onde humide,  
Qui ride son clair tableau;  
Du beau pied rongit l'habître;  
La folâtre  
Rit de la fraîcheur de l'eau. \*

M. Protat nous paraît avoir voulu rendre en détail les vers du poète, sans en perdre une syllabe, à peu près comme M. Niedermayer a essayé de mettre en musique certaines odes de Lamartine. Tandis que le traducteur compte ainsi les syllabes, l'idée lui échappe, et, avec toute son exactitude, il arrive enfin à un contre-sens. Par exemple, pourquoi s'ap- pesentir sur ces deux derniers vers :

\* La folâtre  
Rit de la fraîcheur de l'eau. \*

Pourquoi changer ce rapide sourire en une gaîté prononcée, en un vif sentiment de joie? L'artiste n'a pensé qu'au rire de Sara; il a oublié la baigneuse,

\* \* \* \* \* La baigneuse blanche

Qui se penche,  
Qui se penche pour se voir. \*

On trouve, d'ailleurs, dans ce bas-relief, l'originalité et la fantaisie souvent un peu bizarre et chimerique des vignettes de Célestin Nanteuil; mais on y rencontre aussi les mêmes défauts, l'inexactitude et la vulgarité. — Encore une critique de détail: les deux femmes qui s'en vont à gauche ont très-peu l'air de chanter leur chanson, et surtout de dire à Sara :

\* Oh! la pareuse! l'Pe,  
Qui s'irrite  
Si tard un jour de noisson! \*

M. Dieudonné. — *Ulix indré-le-Grand tenant un lion*, groupe en plâtre. — M. Dieudonné semble avoir adopté la fameuse maxime de Molière : « Je prends mon bien où je le trouve; » or, il le trouve partout. Ainsi, il a pris évidemment la tête du *Spartacus*, et a combiné en un seul les deux lions de M. Barye et de Puget, empruntant la crinière de l'un et tout le resté de l'autre. Mais ce que nous reprochons le plus amèrement à M. Dieudonné, c'est d'avoir, en l'imitant, gâté et affadi la belle tête du *Spartacus*. — Il y avait, dit-on, chez les Thébains une loi contre ceux qui enlaissaient leurs originaux.

M. Dagand. — *Diane chasseresse*, groupe en plâtre. — Signalons encore un plagiat, car on ne saurait appeler autrement d'assez voisines imitations. Qu'un poète s'avise d'imiter, qu'un prosateur entreprenne même de défaire à son bénéfice quatre tout petits vers :

\* Oh! sur le vert platane,  
Et les frais couduriers  
Diane,  
Et ses blancs levriers! \*

il se verra hué, moqué, sifflé, pluie d'étrange sorte; pour quoi donc un sculpteur se croirait-il davantage en droit d'emprunter à Jean Goujon la tête, la pose, l'embonpoint même de sa Diane chasseresse? la Diane des poètes aurait-elle seule le privilège d'involubilité? Nous ferons d'ailleurs à M. Daugand le même reproche qu'à M. Dieudonné; il s'en faut de beaucoup qu'il ait embelli son original; la tête de Diane s'est singulièrement épaissie, et, n'était son immortelle jeunesse, elle aurait bientôt un double menton. — Le cerf est bâillé, le chien a l'air d'un épagnol de boudoir; est-ce la un de ces nobles lévriers que Jupiter choisit lui-même pour la sour d'Apollon?

*M. Molchnecht.* — La Vierge, groupe en marbre. — Copie fidèle de Murillo. — Nous croyons devoir signaler cette imitation; la statuaire choisit rarement ses modèles dans l'école espagnole.

*M. Foujatier.* — Sainte Cécile, statue en marbre. — L'illustre auteur du Spartacus reparut après une longue absence; nous retrouvons dans la sainte Cécile une belle et savante exécution; les mains surtout sont ravissantes; néanmoins, pour M. Foyatier, c'est là une œuvre de peu d'importance.

*M. Debay.* — Quatre figures allégoriques en plâtre, savoir: les Beaux-Arts, les Sciences, l'Industrie, le Commerce. — L'illustre auteur du Spartacus reparut après une longue absence; nous retrouvons dans la sainte Cécile une belle et savante exécution; les mains surtout sont ravissantes; néanmoins, pour M. Foyatier, c'est là une œuvre de peu d'importance.

M. Debay. — Quatre figures allégoriques en plâtre, savoir: les Beaux-Arts, les Sciences, l'Industrie, le Commerce. — L'illustre auteur du Spartacus reparut après une longue absence; nous retrouvons dans la sainte Cécile une belle et savante exécution; les mains surtout sont ravissantes; néanmoins, pour M. Foyatier, c'est là une œuvre de peu d'importance.

M. Debay. — Quatre figures allégoriques en plâtre, savoir: les Beaux-Arts, les Sciences, l'Industrie, le Commerce. — L'illustre auteur du Spartacus reparut après une longue absence; nous retrouvons dans la sainte Cécile une belle et savante exécution; les mains surtout sont ravissantes; néanmoins, pour M. Foyatier, c'est là une œuvre de peu d'importance.

(La suite à un autre numéro.)

## MANUSCRITS DE NAPOLEON (1).

(Suite. — Voyez p. 22 et 38.)

## LETTERS SUR LA CORSE A M. L'ABBÉ RAYNAL.

SUITE DE LA LETTRE DEUXIÈME.

*Raffaello da Leca (1455).* — Dans cet intervalle, les patriotes ne restèrent pas oisifs, la faction aragonaise se jeta à eux, et ils coururent aux armes indignés de l'inépuisable de la diète del Lago Benedetto, qui avoit crié qu'une compagnie de marchands pût être arrêtée par d'autres mobiles que par l'amour du gain; Raffaello da Leca passa les monts, bat le général Batista Doria et le capitaine Francesco Fiorentine, et restringea l'Offizio aux seules villes de Bonifazio et de Calvi; mais, ayant, l'année d'après, eu le malheur de tomber dans les mains de l'Offizio, il termina par une mort ignominieuse une vie pleine de gloire. La rage inhumaine d'Antonio Calvo, alors général des troupes de l'Offizio, ne fut pas assouvie; il fit égorger sous ses yeux vingt-deux des plus zélés patriotes, avec plusieurs de leurs enfants. On craignait les réjetons d'un sang qui avoit de tels pères à venger.

Les larmes que leur sort fit verser à la nation se changèrent bientôt en haine; toutes les factions semblèrent n'être animées que par l'indignation et le désir de la vengeance, et chacun s'empressa d'offrir son bras aux familles de Leca et della Rocca. Dans ce pressant danger, l'Offizio expédia Antonio Spinola... Antonio Spinola, de tous les hommes, était le plus dissimulé; ne reconnaissant d'autre loi que sa politique, nourri dès son enfance d'intrigues obscures, imbû des barbares maximes seigneuriales, le cœur inaccessible à la pitié; Antonio Spinola débarqua dans l'île à la tête d'un corps de troupes cent fois moins redoutable que son génie malaisant. Sa profonde dissimulation en imposa au peuple, et, par des manières étudiées, il vint à bout d'affaiblir les impressions sinistres des derniers événements, qu'il attribua aux passions particulières des ministres... Il assura que l'Offizio voulut vivre en bonne intelligence avec les patriotes, et, dans la nécessité de prendre des mesures pour consolider l'harmonie, il invita les chefs Nolinelli et des autres Pieves à se transporter à Vico, où il étoit. Dans cet état de choses, il tint conseil. Giocante di Leca, vicillard respecté, le Nestor du bon parti, se leva pour parler en ces termes :

« Mes infirmités, depuis bien des années, ne m'ont pas permis d'assister à vos conseils, et j'ignore les maximes que vous avez adoptées pour règle de votre conduite. Vos pères en avaient une qui étoit gravée dans leurs cœurs en traits ineffaçables; la vengeance étoit, selon eux, un devoir imposé par le ciel et par la nature... Si ces fureurs sublimes régnoient encore dans vos cœurs, compatriotes, courrons aux armes; mais, je le vois, cette amertume étoit réservée à mes vieux amis; les méchants triompheront!... Vous déliberez, et vous avez à venger, l'un un père, l'autre un frère; celui-ci un neveu, et tout ensemble les maux qu'a soufferts la patrie... Mais que répondrez-vous à ces martyrs de la liberté, lorsqu'ils vous diront: Tu avois des bras, de la force, de la jeunesse, tu étois libre, et tu ne m'as pas vengé!... En recevant la vie, ne devîntes-vous pas les garants de la vie de vos pères? eh bien! ils l'ont tous perdue en défendant vos foyers, vos mères, vous-mêmes; ils l'ont pour la plupart perdue dans les supplices ou par le poignard déchiré assassin; et leur mémoire resteroit sans vengeance? Sinuccio della Rocca mourut dans les prisons de Gênes; Vincentello

pérît comme un criminel; Raffaello, en qui l'on voyoit vivre ce courage inflexible, cet amour patriote qui aimoit vos pères, vous savez tous comment il mourut! Oh! défenseurs de la patrie! telle fut la récompense de vos vertus; mais que votre mort eut été cruelle pour vous, si vous eussiez prévu qu'elle n'aurroit point de vengeurs. *Citoyens, si le tonnerre du ciel n'écrase pas le méchant, s'il ne venge pas l'innocence, c'est que l'homme fort et juste est destiné à remplir ce noble ministère.* » Malgré la véhémence de Giocante, on décida que l'on consentiroit à un accommodement, si nécessaire dans ce temps de crise, et l'on résolut de se rendre à Vico. « Hommes sans vertu! s'écria Giocante, si l'amour de la patrie, si les devoirs sacrés de la vengeance sont étouffés dans vos cœurs énervés... un moins veillez à la conservation de vos vies, ne laissez pas tous ces peuples sans défenseurs; écoutez instantanément, et je cesse de vous importuner. » Seul d'entre vos pères je me suis garanti des embûches des méchants; que cette considération vous fasse refléchir sur ce que j'ai à vous dévoiler: aveugles, vous croyez que l'Offizio demande sincèrement la paix... la paix est sur leurs lèvres, votre supplice est dans leurs cœurs. Aucun de vous ne reviendra de Vico, vous périrez par votre faute... Eh! comment pourriez-vous en douter! Ne sont-ces pas les maximes qui ont toujours fait agir les enfants de Gênes? Sans religion, sans vertu, sans foi, sans pitié, n'ont-ils pas tout sacrifié à leurs projets?... Tout est vain; la politique de Spinola l'emporte... Triomphe! tiendras bientôt dans tes filets ces hommes foibles; ton génie, encor à demi illustré, va surpasser de beaucoup ceux des Montalto (1), des Lomelline (2), des Frégose (3), des Grimaldi (4), des Calvo, et charge de louanges et de lauriers par tes dignes compatriotes, tu vas offrir au monde le spectacle odieux du crime heureux, Spinola, perfide Spinola! O Dieu! n'est-il aucun d'entre vous qui, transporté d'une noble fureur, aille enfoncer son stilet dans le sein de ce traître avant qu'il ait consommé son crime!... Mon fils, où es-tu? Ilélas! il pérît en défendant son père... Raffaello, mon neveu, Raffaello, où es-tu? O souvenir déchirant! son sang arrose encore la terre qui vous porte... O vieillesse, tu ne m'as laissé qu'une prévoyance stérile et des larmes impuissantes! Jeunes gens, voyez mes cheveux, ils ont blanchi dans le malheur; le malheur m'a appris à apprécier les hommes. Ah! si les ames de ces infortunes qui périssent par la trahison de nos ennemis pouvoient revenir du sein de l'Eternel... Dieu! si les miracles sont indignes de ta puissance, celui-ci est digne de ta bonté! »

Le spectacle touchant de cet illustre vieillard prostré à genoux ne fut pas capable de les détourner de leur fatale résolution; que peut la sagesse humaine lorsque la destinée doit s'accomplir!... Giocante, consterné, abandonna... l'île. Ces infortunes arrivées à Vico, se laissèrent séduire par les manières de Spinola, et, invités à un grand festin, ils furent assassinés au milieu du repas. Cent vingt-sept des plus beaux villages devinrent aussitôt la proie de Spinola; les flammes les consumèrent.

Giocante et Paolo della Rocca retournèrent dans l'île. Les peuples, indignés, coururent en foule se ranger sous leurs drapeaux. Spinola mourut alors; il mourut de rage de voir tourner si mal des affaires pour lesquelles il s'étais couvert d'infaïmie.

*Tommasoni di Campo Fregoso (1461).* — Dans leur antipathie frénétique, les peuples élèvent Tommasoni di Campo Fregoso, et, par l'exaltation de ce seigneur génois, ils humilièrent plus sensiblement l'Offizio. Ainsi, Monsieur, après onze ans, l'Offizio vit toute sa puissance échouer au moment où il croyoit avoir, par un assassinat, assuré à jamais sa domination.

Les Génois, qui depuis tant d'années avaient médité notre destruction, faillirent périr eux-mêmes; et, déchirés par les diverses factions, ils ne trouvèrent point de meilleur expédient que de se réfugier dans le sein du due de Milan; ils pouvoient dire avec Thémistocle : Nous périssons si nous n'eussions péri.

L'Offizio céda les forteresses qu'il possédoit aux Milanais, qui firent de vains efforts pour accroître son autorité. Giocante di Leca, Pao della Rocca, Sambucucco, Dalanda, Vinciguerra, Carlo della Rocca, Colombano, Giovan Paolo, Carlo da Casta, à différentes années et sous différents titres, furent à la tête du gouvernement; mais, après seize ans, convaincu qu'ils ne pouvoient rien gagner sur un peuple comme celui-là, la duchesse de Milan céda à Tommasoni les forts qu'occupaient ses troupes. A force de patience et d'heureux succès, Tommasoni parvint à supplanter tous ses rivaux. Giocante et Paolo étoient affaissés par l'âge; Carlo della Rocca et Colombano furent assassinés par ses plus intimes partisans; Carlo da Casta, battu, fut réduit au silence; il sut se faire un parent de Giovan Paolo. Tommasoni, fils d'un Corse, joignoit à un grand nombre de parents, à une fortune considérable, les qualités qui captivent la multitude; mais, depuis, ayant oublié qu'il ne devoit sa fortune qu'au peuple, et voulant trancher du prince, on le chassa en criant à *Genovesi!* Il comprit alors que ses affaires étoient désespérées; il céda à l'Offizio ses prétentions, et le recommanda à ses partisans.

(1) Christoforo da Montalto, un des ministres de la Maona, appela en 1401 les principaux Corsos à un pourparler; c'étoit un pieu qu'il leur tendoit. Il en fit perir une partie, et retint les autres en otage.

(2) Andrea Lomellini, qui étoit à la tête de la compagnie de la Maona, en 1401, se montra digne de ses prédécesseurs par le barbare traitement qu'il fit éprouver à Attale.

(3) C'est, entre autres, de Galazzo di Campo Fregoso que vous pourrez parler Giocante: ayant appeler les caporaux pour se ligue avec eux contre les seigneurs, il les fit arrêter pour profiter de la consternation répandue parmi ceux de leur parti, et il se mit en campagne à la tête d'une armée.

(4) Bartolomeo Grimaldi, quelques années après, proposa une pareille entrevue. Un nomme Sozzarello seul fut assez digne pour s'y rendre; il n'a plus reparu.

Gherardo, frère du seigneur de Piombino, séduisit nos sujets par sa magnificence; mais, né dans les plaisirs, Gherardo ne put souffrir les incertitudes de la guerre, et il se retira chez son frère.

*Giovanni Paolo (1487).* — L'Offizio revint alors avec de plus fortes espions, mais vingt ans n'avoient pas suffi pour calmer l'indignation qu'avoient inspirée ses faits; Giovan Paolo, mis à la tête des patriotes, courut aux armes. Giovan Paolo, enfant, avoit échappé au massacre de Vico; encore teint du sang de ses pères, il présenta pendant seize ans un front redoutable. L'Offizio consterné, reduit aux seuls ports de Calvi et de Bonifacio, lit plusieurs fois sur le point d'abandonner son entreprise; mais Giovan Paolo dut succomber lorsqu'il se trouva privé de ses principaux appuis. Son fils fut fait prisonnier en allant voir, à Vico, une femme qu'il aimoit. Rinuccio di Leca, son compagnon d'armes, avoit un fils prisonnier à Gênes; Fieschi, général des troupes de l'Offizio, passa en Corse, et proposa à Rinuccio une entrevue, afin de renouveler leur connaissance; car ils avoient été élevés ensemble à la cour de Milan. L'expérience avoit instruit Rinuccio; il refusa, craignant quelque piège. Alors Fieschi se présente seul à sa demeure et l'accable de mille marques d'une tendre amitié. « Tu t'es déifié de moi, lui dit-il; les années ont effacé cette étroite liaison qui confondit nos premières affections et nos jeunes âmes; mais, dans mon âme, les impressions se conservent. Nous étions alors à l'aurore des passions; que de beaux tableaux nos jeunes imaginations nous traçoient dans l'avenir! quel plaisir nous goûtions! nous sentions tous les délices d'une amitié réciproque. »

— Fieschi, répondit Rinuccio, vous me rappelez des temps qui seront toujours chers à mon cœur, et qui ne s'effaceront jamais de ma mémoire; mais, devant voir en vous un ennemi qui, sans droit, ravage cette patrie inforte, je ne voulus point y reconnaître les traits qui, pendant dix ans, furent ceux de mon ami; votre confiance, votre âme noble est au-dessus de la mienne... Pardonnez, Fieschi, vous avez passé votre vie dans les délices de Gênes, et moi, depuis le moment où je vous quittai, je fus toujours dans les factions, dans les guerres, dans les inimitiés, qui nécessitaient de renfermer l'homme farouche et ferme sous cœur aux doux épanchements. J'ai vu le fils trahir le père; j'ai vu l'hospitalité, la sainte suspension des traités ne servir qu'à cacher les traînes les plus horribles; votre nation nous a en donnée tant d'exemples, que je vis si son mépris l'injustice de me souvenir moins de votre caractère que de votre patrie; mais il m'est bien doux de vous retrouver, et vous me voyez glorieux de la victoire que vous remportez sur moi. Puisque l'Offizio vous envoie commander ses armes, il a donc changé de système, il s'en trouve à nouveau mis; les trahisons ne font qu'aggraver les âmes, et si elles préparent des triomphes, ils sont de courte durée.

Tels étoient les discours qu'ils se tenoient; Fieschi étoit dans la fleur de l'âge, grand, beau; la sérénité, la douceur étoient peintes dans sa physionomie, et l'onction de son discoursachevoit de lui captiver tous les coeurs. Il fit une forte impression sur celui de Rinuccio, qui se reprochoit d'être laissé vaincu en générosité et d'avoir pu calomnier un vieil ami... Celui-ci attendit le moment avec impatience, il courut dans le camp de Fieschi; il y étoit attendu, les ordres étoient donnés pour le recevoir... et pour l'arrêter. Conduis dans une obscure prison de la île dans le château d'Evisa, il y passa quelques semaines, et, après que son premier mouvement fut éteint, Fieschi se présenta à lui. « Il ne tient qu'à vous, lui dit-il, d'améliorer le sort de votre patrie et de votre famille; vous et votre fils vous vivrez dans les honneurs; vous goûterez les charmes de la paix et les avantages que doit vous procurer votre immense fortune. L'Offizio prendra pour base son gouvernement le pacte du Lago Benedetto; devenez son appui, livrez-lui vos châteaux et faites l'abandonner par vos partisans l'armée de Giovan Paolo. »

Rinuccio étoit d'indignation, sa voix étoit éteinte; il ne répondit que par un regard terrible et un morne silence... Fieschi ne se détourna pas, il lui tint toute espèce de discours; il finit par s'attendrir; il lui dit qu'il ne faisait dans cette affaire qu'obéir, qu'il n'étoit que l'instrument, qu'il plaquoit son malheur... Fieschi, dit Rinuccio, je suis près de ma mort; car je comprends bien que n'ayant pu me gagner, il faudra se défaire de moi; mais, souviens-toi que je porte à l'autre monde une conscience intacte; les miens pleureront et vengeront ma mort; les hommes de bien me citeront quelquefois; tu n'es sans combien cette idée est consolante! Fieschi, tu vivras longtemps et heureux; la mort sera lente; mais à ton corvoi funèbre: Joie à la société, s'écrieront les spectateurs, elle est délivrée d'un méchant homme! » Rinuccio avoit presenti juste; il ne tarda pas à mourir de faim et de misère.

Peu de temps après, Giovan Paolo dut céder à Ambrogio Negri, et sa catastrophe mérita une statue à ce vainqueur génois.

*Rinuccio della Rocca (1502).* — Rinuccio della Rocca, formé à l'école de Giovan Paolo, hérité de ses projets. On réussit à revivre en lui les vertus inflexibles des anciens républicains. Il opéra six révoltes; souvent battu, jamais défailli, il sembloit avoir étouffé tous les sentiments pour les sacrifier tous à la patrie. Richesse, douceur de la vie, amour paternel, rien ne put arrêter en sa course cet indomptable ennemi de l'Offizio; le malheur qui le poursuivit dans ses vies jour rend sa mémoire plus intéressante; vaincu, proscrit, errant sur les rochers, il fut inébranlable, et il mourut sans jamais rien faire d'indigne de lui.

*Offizio de San-Giorgio.* — Ainsi, Monsieur, à force d'intrigues et d'assassinats, l'Offizio parvint à régner. Le sang de nombreux martyrs ne servit qu'à teindre la pourpre des protecteurs de Saint-Georges. Paolo della Rocca, Giocante di Leca, Vinciguerra, Giovan Paolo, Rinuccio, ne brillent plus à la tête de la nation: ou avoit péri, ou s'étoit exilé. L'Offizio, au comble de ses vœux, régna sans contradiction; une longue expérience lui avoit appris à connaître l'amour de ces peuples pour la

justice et la liberté; il donna donc pour instruction à ses ministres de rendre la première avec exactitude, et leur accorda la seconde en prenant les conventions del Lago Benedetta pour pacte conventionnel de sa sécurité, et après tant de calamités, les Corses eurent heureux de leur tranquillité.

Ils commencèrent à perdre de vue l'idole cléâtre de l'indépendance, et au lieu de l'enthousiasme qui les transportait autrefois aux noms sacrés de patrie et de liberté, des larmes seules exprimaient ce que ces noms cheris leur faisaient éprouver. La peste vint achever la dépopulation. En moins de deux ans, une grande partie de ceux qui avaient survécu à la liberté descendit dans la tombe. Dans l'état de lâcheté ou l'on se trouvait, l'Offizio comprit qu'on ne pouvoit plus s'opposer à ses projets, et résolut de plier ces hommes indomptables sous le joug de la servitude; les conventions del Lago Benedetta tombèrent dans l'oubli... Ensanglantées, jonchées des cadavres de ses habitants, nos montagnes ne ressemblaient alors que de gémissements. Les Corses voyaient l'esclavage s'avancer à grands pas, et dans leur grande folie, ils n'avaient point de remède. Ainsi l'infortuné timonnier prévint le flot qui va l'enfouir, et le prévoit en vain. Le roi d'Alger, Lazzaro, Corse de nation, qui avait conservé dans ce haut rang le même amour pour sa patrie, ne pouvant la délivrer, la vengeant en détruisant le commerce de l'Offizio; mais rien ne pouvoit adoucir le sort des Corses. Ils vivent sans espérance, lorsque Sampiero de Batelica, couvert de lauriers qu'il avait conquis sous les drapeaux français, vint faire réssouvenir ses compatriotes que leurs oppresseurs étaient ces mêmes Génois qu'ils avaient tant de fois battus. Sa réputation, son éloquence, les ébranlèrent, et à l'arrivée de de Thermes, que le roi Henri II expédia avec dix-sept compagnies de troupes pour en chasser l'Offizio, les Corses s'armèrent du poignard de la vengeance, et, réduits à la seule ville de Calvi, les protecteurs de Saint-Georges reconquirent, mais trop tard, que quelque accablis qu'ils fussent, ces intrepides insulaires pouvoient mourir, mais non vivre esclaves.

**SAMPIERO DI BASTELICA.** — Le sénat de Gênes, fidèle au plan qu'il s'étoit tracé, avait sans cesse travaillé et contre l'Offizio et contre les Corses. Il voyoit avec plaisir s'engorger des peuples qu'il voulloit soumettre, et s'affoibrir une compagnie qui lui donnoit ombrage; mais, dans ces circonstances, il sentit qu'il falloit la secourir puissamment, ou se résoudre à voir recueillir par les François le fruit de tant de peines et d'intrigues. Il offrit donc ses galères et ses troupes, et sollicita l'empereur Charles V., son protecteur, qui lui envoya aussitôt une armée et des vaisseaux. Vains préparatifs! Les Corses triomphèrent; le grand André Doria vit périr dix mille hommes de ses troupes sous les murs de San Fiorenzo. L'immortel Sampiero battit les Génois sur les rives du Golo, à Petretta; mais s'étant brouillé avec de Thermes, le roi de France l'appela à sa cour. Des ce moment nos affaires déclerèrent, et ne furent plus rétablies que par son retour. Après diverses vicissitudes, l'Offizio alloit être expulsé à jamais, lorsque par le traité de Cateau-Cambrésis, les François évacuèrent l'île. Les Corses firent leur paix; les pactes conventionnels del Lago Benedetta furent renouvelés de part et d'autre; l'Offizio promit de gouverner conjointement avec la nation et de gouverner avec justice. Gouverner avec justice n'étoit pas ce que vouloit la politique du sénat qui, voyant les Corses sur le point de s'attacher sérieusement, d'oublier leur ressentiment et de céder à leur fatalité une portion de leur indépendance, voyoit se renverser toutes projets. La circonstance d'ailleurs étoit favorable; il obligea les protecteurs de Saint-Georges à lui céder la possession de l'île. Outre de ce changement qui s'étoit fait sans son consentement, le peuple soupira après l'arrivée de son libérateur Sampiero. Cet homme ardent avoit juré dans son cœur la ruine des tyrans et la délivrance de son pays. Voyant la France trahir ses promesses, il dédaigna les emplois que ses services militaires lui ont mérités, et parcourut les différents cabinets pour susciter des ennemis aux oppresseurs et des amis aux siens... Mais les rois de l'Europe ne connaissent de justice que leur intérêt, d'amis que les instruments de la politique. Il s'embarqua pour l'Afrique; il est accueilli par le bey de Tunis, qui lui promit du secours; il gagne la confiance de Soliman, qui lui promit assistance. Soliman avoit l'âme noble et généreuse; il devint le protecteur de Sampiero et de ses infortunés compatriotes. Tout se dispense en leur faveur; bientôt le croissant humiliera jusqu'à nos mers la croix ligurienne! — Gênes cependant suit d'un oeil inquiet les courses de son implacable ennemi, et ne pouvant l'apaiser, elle cherche à lui lier les mains par l'amour de ses enfants et par l'amour de sa femme, douces affections qui maîtrisent l'âme par le cœur, comme le sentiment par la tendresse... Sampiero aime tendrement sa femme Vannina, qu'il a laissée à Marseille avec ses enfants, ses papiers et quelques amis... C'est Vannina que les Génois entreprennent de séduire par l'espoir de lui restituer les biens immenses qu'elle a en Corse et de faire un sort si brillant à ses enfants, que son mari même s'en trouvera satisfait. Ainsi la patrie vivra tranquille sous leur gouvernement et elle vivra tranquille au milieu de ses terres, de ses parents, contente de la considération de ses enfants, et ne sera plus exposée à mener une vie errante en suivant les projets d'un époux fribond. Mais pour cela il faut aller à Gênes, donner aux Corses l'exemple de la soumission au nouveau gouvernement, et de la confiance dans le sénat. Vannina accepte; elle enlève tout, jusqu'aux papiers de son mari, et s'embarque avec ses enfants sur un navire génois. Ils étoient déjà arrivés à hauteur d'Antibes, lorsqu'ils sont atteints par un brigantin monté par les amis de Sampiero, qui s'emparent du bâtimen et la perdront et la conduisent à Aix avec ses enfants.

La nouvelle du crime de Vannina élève dans le cœur de l'impétueux Sampiero la tempête et l'indignation; il part, comme un trait, de Constantinople; les vents secondent son impatience. Il arrive enfin en présence de sa femme. Un silence farouche résiste obstinément à ses excuses et aux caresses de ses enfants. Le sentiment aigre de l'horreur a pénétré sans retenir l'âme de Sampiero. Quatre jours se passent dans cette

immobilité, à la fin desquels ils arrivent dans leur maison de Marseille. Vannina, accablée de fatigue et d'angoisse, se lève un moment au sommeil; à ses pieds sont ses enfants, vis-à-vis est son mari, cet homme que l'Europe estime, en qui sa patrie espère, et qu'elle vient de trahir... Ce tableau rémuu un instant Sampiero, le feu de la compassion et de la tendresse semble se ranimer en lui. Le sommeil est l'image de l'innocence! Vannina se réveille, elle croit voir de l'émotion sur la physionomie de son mari; elle se précipite à ses pieds; elle en est repoussée avec effroi.

« Madame, lui dit avec dureté Sampiero, entre le crime et l'oppresseur, il n'est de mi'ieu que la mort. »

L'infortunée et criminelle Vannina tombe sans connaissance. Les horreurs de la mort s'emparent, à son réveil, de son imagination: elle prend ses enfants dans ses bras. « Soyez mes intercessseurs; je veux la vie pour votre bien, Je ne suis maîtresse criminelle que pour l'amour de vous! »

Le jeune Alphonse va alors se jeter dans les bras de son père, le prend par la main, l'entraîne auprès de sa mère, et la, l'embrassant ses genoux, il les baigne de larmes, n'a que la force de lui montrer des gestes Vannina, qui, tremblante, égarée, retrouve cependant sa fierté à la vue de son mari, et lui dit, avec courage: « Sampiero, le jour où je m'unis à vous, vous jurâtes de protéger ma faiblesse et de guider mes jeunes années; pourriez-vous donc saufrir aujourd'hui que de vos esclaves souffrissent votre épouse? Et puisqu'il ne me reste plus que la mort pour refuge contre l'oppresseur, la mort ne doit pas être plus arduissante que l'oppresseur même... Oui, monsieur, je meurs avec joie, vos enfants auront pour les éléver l'exemple de votre vie et l'horrible catastrophe de leur mère; mais Vannina, qui ne vous fut pas toujours si odieuse, mais votre épouse mourante ne demande de vous qu'une grâce, c'est de mourir de votre main! »

La fermeté que Vannina mit dans ce discours frappa Sampiero sans aller jusqu'au cœur. La compassion et la tendresse qu'elle eut du exicte trouva une âme fermée désormais à la vie de sentiment. . . . . Vannina mourut.

Elle mourut par les mains de Sampiero.

Peu de temps après ce terrible événement, Sampiero débarqua au golfe de Valinco, avec vingt-cinq hommes, et trouve bientôt une armée; il bat les ennemis à Vescovato, à Rostino, où Antonio Negrì pérît avec deux mille des siens. Après avoir été forcé de se refuger devant l'armée de Stephano Doria, il la détruit par l'habileté de ses manœuvres; il bat, à Borgo, les secours que le roi d'Espagne envoyoit à la république. Enfin, sous cet intrepide général, les Corses touchent au moment d'être libres, mais, par un lâche assassinat, Gênes se délivra de cet implacable ennemi.

Dans la tombe d'Épaminondas s'ensevelit la prospérité de Thèbes; dans celle de Sampiero s'ensevelit le patriotisme et l'espérance des Corses. Son fils Alphonse, trop jeune pour soutenir son parti avec éclat, se retira en France après deux ans de guerre. Un grand nombre d'insulaires le suivirent et abandonnèrent une patrie qui désormais ne pouvoit plus vivre libre.

Les Génois ne trouvèrent plus de contradicteurs, leur politique leur réussit dans tous ses points. La Maona, les Adorne, les Fregoso s'étoient ruinés, et les Corses, affoibris par leurs victoires mêmes, furent obligés de se soumettre; ils perdirent pour longtemps la liberté... Les infortunés! ils reconnaissent pour maîtres les meurtriers de Sinuccello, de Vincentello, de Sampiero, ceux qui ordonnèrent les massacres de Montalto, à Calvi, à Spinola.

(La suite à un prochain num'r.)

#### Chronique Musicale.

##### THÉÂTRE-ITALIEN.

Les chants ont cessé! L'artiste italien est un oiseau voyageur qui perche à Paris six mois seulement, et, sitôt qu'avril est venu, et que le soleil luit, prend son vol vers l'Angleterre. Madame Persiani même a, cette année, devancé le terme fatal: il est vrai que le soleil lui en ayant donné l'exemple. Depuis trois semaines bientôt elle séme dans les champs d'Albion ces fines et brillantes perles de son grosier, précieuse semence qui, jetée sur cette terre fertile, se convertit rapidement en guinées. Madame Grisi, Mario, Lablache, vont bientôt la rejoindre et partager sa riche moisson. Madame Viardot seule ne les suivra pas: l'Allemagne, l'harmonieuse Allemagne l'attend et l'appelle, et Vienna a déjà tressé les couronnes dont elle doit subir son apparition.

La saison qui vient de finir a été intéressante sous plus d'un rapport. Mario qui, dans l'opéra sérieux, n'avait abordé jusqu'ici que le genre larmoyant et le style peu varié des compositeurs de la moderne Italie, fait récemment un coup de tête. Il a tenté une invasion dans l'empire rossinien, et, dès la première marche, en a attaqué une des plus fortes citadelles: le rôle terrible d'Otello. L'entreprise était hasardeuse; il y a couru quelques dangers, et peut-être reçu plus d'une blessure; mais enfin il est entré dans la place, et fera, nous n'en doutons pas, tout ce qui sera nécessaire pour se maintenir dans sa glorieuse conquête.

Madame Viardot, rentrée au Théâtre-Italien après une absence de deux années, y a fait admirer aux connaisseurs, dans *Sémiramide*, dans le *Cantatrice Villane*, dans *Tancrédi*, dans la *Gazza ladra*, sa voix énergique et brillante, sa exécution originale et hardie, son style savant et varié. Nous aurons lieu bientôt de nous occuper spécialement de cette cantatrice éminente, dans un prochain article consacré aux concerts du Conservatoire. Quels qu'aient été, en effet, ses succès dramatiques, le Conservatoire n'en a pas moins été le théâtre de ses plus beaux triomphes.



(Madame Grisi.)

Nous devons signaler l'apparition de deux cantatrices: l'une, —mademoiselle Nissen,— très jeune encore, et sur l'avenir de laquelle on a le droit de fonder les plus brillantes espérances; l'autre, —madame Brambilla,— inconnue à Paris avant le mois de novembre dernier, mais dont l'Italie avait depuis longtemps appris le chant simple, large, habilement nuancé et profondément expressif. Madame Brambilla est élevée de madame Pasta, et la rappelle souvent. Quel éloge en pourrions-nous faire qui valût celui-là!

Deux opéras nouveaux s'élèvent, pendant les six mois qui viennent de s'écouler, ont été ajoutés au riche répertoire du Théâtre-Italien. Tous deux sont de M. Donizetti, l'universel et infatigable fournisseur de toutes les scènes italiennes de l'Europe. *Linda di Chamounix* ayant été presque complètement eclipsée par son frère cadet, *Don Pasquale*, c'est de ce nouveau venu, plus heureux et beaucoup plus brillant, que nous préférerons nous occuper.

*Don Pasquale* a une perruque blonde, un habit marron à larges basques,—mode de 1812,—un pantalon à sous-pieds et des bottes vernies; mais, quoi qu'il fasse, et en dépit de sa moderne mascarade, ce n'est qu'un revenant qu'on a oublié d'enterrer, et qui, depuis un demi-siècle, erre comme une âme en peine sur tous les théâtres d'Italie. Il s'est longtemps appelé *sar Mar Antonio*, et a joué sous ce nom, d'une grande gloire. Faut-il lui raconter sa très lamentable histoire? Il est riche, mais il a trois ennemis formidables et impitoyables: la goutte, un neveu et un médecin. Son médecin se



(Lablache.)

de lui, cela est de règle. Son neveu est amoureux, cela est de règle encore. Pourquoi est-on nouveau, si ce n'est pour être amoureux d'une femme jolie et pauvre, et faire enrager son oncle, qui veut une nièce riche et laide ? *Don Pasquale* est comme tous les oncles, et, telle est sa colère quand son neveu lui a déclaré formellement sa résolution, qu'il imagine, pour punir ce neveu rebelle et impertinent, de se marier, lui, *don Pasquale*, avec sa goutte, sa perruque et ses soixante-dix ans. Mais c'est alors qu'il tombe de Carybde en Séville, c'est-à-dire de neveu en médecin.

• Trouvez-moi une femme tout de suite, dit-il au docteur.

— Volontiers, dit le docteur.

Et il lui amène une femme en effet, une femme affublée d'un voile noir et d'une robe de pensionnaire, et abondamment

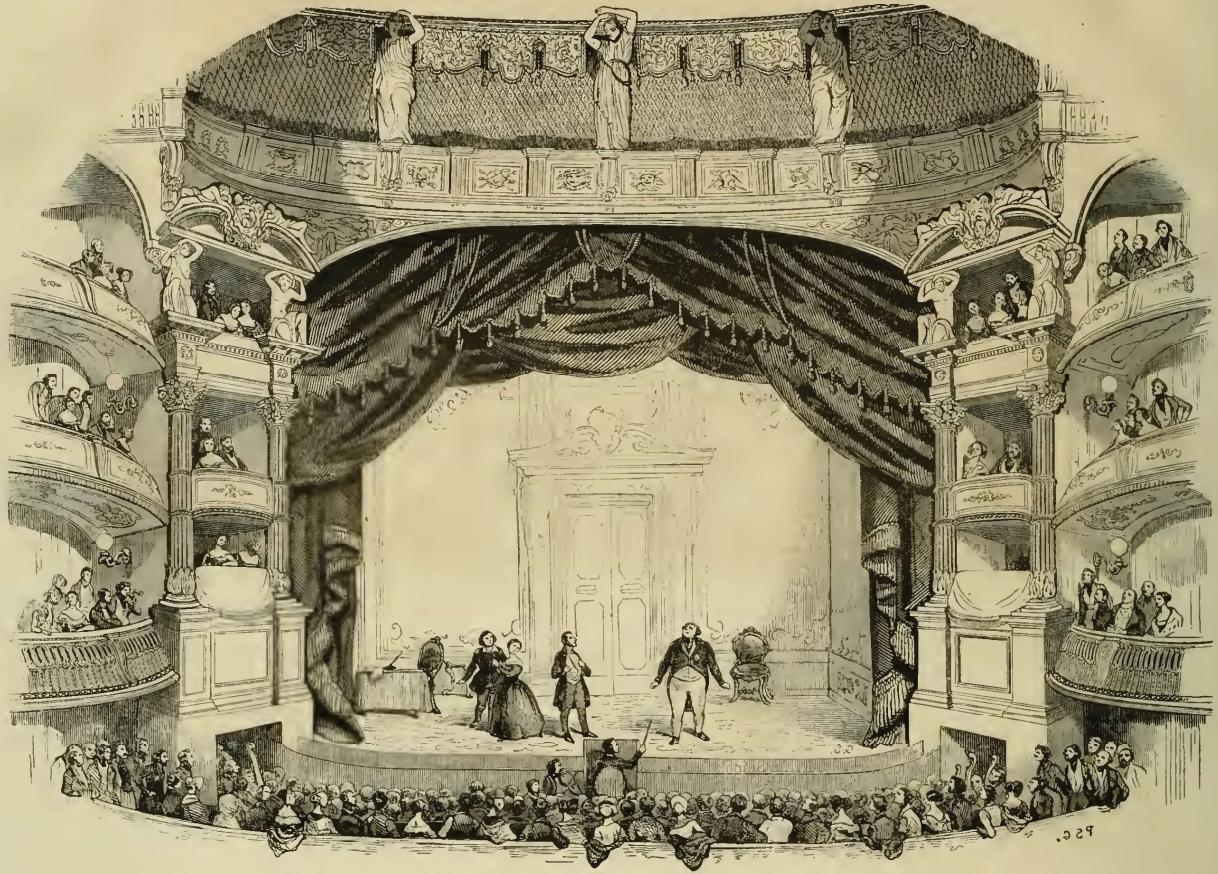
pourvue de tous les ridicules qui accompagnent ordinairement cette robe-là. Son œil est baissé, sa démarche guindée, ses propos d'une ineffable naïsserie. Elle a horreur du bal, du spectacle, et surtout du sexe masculin. Quel goutteux de soixante-dix ans résisterait à une amorce si habilement préparée ?

• Voilà bien à point mon affaire ! s'écrie-t-il avec enthousiasme.

Et il l'épouse. Mais, l'acte signé, Norina change aussitôt de manières et de ton et de langage. Sa tunique se déploie, sa tête se redresse, son œil lance des éclairs, sa parole devient brève et impérieuse; elle dit : *Je veux !* et ce qu'elle veut, c'est toujours et partout le contraire de ce que veut son mari.

Elle change l'aménagement, elle prend des valets, des la-

quas, ces servantes. — On vous a dit que *don Pasquale* était riche, d'où vous devez conclure qu'il est avare. — Elle s'entoure de marchandes de modes et de couturières; elle achète une voiture et des chevaux... Hélas ! qu'est-ce que tout cela au prix de ce qu'il me reste à dire ? Des qu'une femme a pris son mari pour victime et qu'elle est une fois en train, ne savez-vous pas jusqu'où elle peut aller ? Bref, le bonhomme est trop heureux quand on veut bien lui apprendre, au troisième acte, que son mariage n'était qu'un mariage pour rire, une simple apparence de mariage, et qu'il peut se débarrasser immédiatement de son épousé du matin en la cédant à son neveu. Tout finit à la satisfaction générale, et Norina, au moment où le rideau va tomber, s'avance sur la pointe du pied, et dit au public d'un air malin et d'un ton narquois :



(Théâtre-Italien — Une scène de *Don Pasquale*, deuxième acte.)

*La morale est qu'il ne faut pas se marier quand on est vieux.*

Belle découverte, et à laquelle on était bien loin de s'attendre !

La musique de M. Donzetti... Mais à quoi bon cette critique rétrospective de chants qu'on ne peut plus entendre et d'accords qui ont cessé de résonner ? Qui quitte sa place la perd. Laissent donc de côté pour six mois, s'il vous plaît, la musique italienne. Venez venir M. Balle et la musique anglaise. Déjà la partition est sur le pupitre, et M. Girard met de la clophane à son archet. Écoutez... Quoi ! rien encore ? Eh bien ! ce sera pour la semaine prochaine ou pour quelque autre. Et, en attendant, daignez permettre, ô lecteur, que nous vous invitons à un petit voyage *impromptu*. Il s'agit de passer le Seine, d'escalader le pays latin, et de quitter un moment le théâtre pour la Sorbonne. Le spectacle y sera moins brillant peut-être, mais vous n'y prendrez pas pour cela moins d'intérêt.

#### L'ORPHÉON.

C'est le nom qu'a donné Wilhem aux réunions générales des élèves des écoles de chant fondées et entretenues par la ville de Paris, dont il a organisé l'enseignement, et qu'il a dirigées jusqu'à sa mort.

L'institution des classes gratuites de chant élémentaire remonte à l'année 1819. Ce fut M. le baron de Gérando qui, le premier, en eut l'idée. Il appartenait à cette association de citoyens éclairés, qui, sous la Restauration, s'étaient imposé la noble tâche de répandre les bienfaits de l'instruction dans les classes ouvrières, de donner gratuitement la science aux hommes de bonne volonté qui en sentaient le besoin, mais qui n'avaient pas le moyen de le payer. Leur but était surtout de moraliser le peuple en l'instruisant, et la musique

parut à M. de Gérando l'une des voies les plus directes et les plus sûres pour y atteindre.

« Dans les champs, disait-il en soumettant sa proposition à ses collègues, dans les ateliers de nos villes, ne rencontrons-nous pas chaque jour des ouvriers, des laboureurs qui, au milieu de leurs pénibles et monotones travaux, chantent aussi, et qui, loin de négliger leur ouvrage, le font, en chantant, avec plus d'ardeur et de gaîté ? Ils ne rêvent, pour cela, ni aux concerts, ni à l'Opéra ; mais, au lieu de retours sombres et amers, peut-être, sur la durée de leur condition, ils sentent soulager le poids de leurs fatigues. Ces simples accords sont comme une fleur jetée dans les sillons de la vie humaine. Ceux d'entre nous qui ont visité l'Allemagne, ont été surpris de voir toute la partie qu'a une musique simple aux divertissements populaires et aux plaisirs de famille, dans les conditions les plus pauvres, et ont observé avec bien son influence et sa salutaire sur les mœurs... La musique, qui, aux yeux de quelques-uns, n'est que le délassement du riche, est un utile auxiliaire pour les efforts d'une vie laborieuse. Non seulement elle soutient et délassé, mais elle règle les mouvements ; en les rendant plus harmonieux, elle les rend plus faciles. Il est un grand nombre d'arts dans lesquels les mouvements de l'ouvrier ont besoin d'une grande régularité ; dans tous, les arts ils sont d'autant moins fatigants qu'ils sont mieux cadencés... »

« L'harmonie est une sorte de lien entre l'ordre moral et la vie animale ; elle est un langage qui enseigne les sentiments doux et bienveillants ; elle porte la sérénité dans l'esprit, elle accoutume à goûter tout ce qui est ordonné ; l'arrangement, la propreté, l'économie semblent, en quelque sorte, marcher à sa suite. »

« Je ne dirai point l'avantage qu'on en pourrait tirer (des exercices de chant proposés) dans les cérémonies religieuses ; je ne ferai point sentir avec quelle utilité ils pourraient, dans les heures de repos, remplacer des plaisirs souvent funestes

à la santé et aux bonnes mœurs. Qui ne les préférerait aux jeux de hasard, aux cris du cabaret ? Du moins ils ne ruinent aucune bourse et n'excitent aucun rixe ; et si, en même temps qu'on s'occupe de rédiger des livres populaires, des hommes de bien et des gens d'esprit s'occupaient aussi de composer des chants populaires, combien de sentiments utiles ne pourrait-on pas propager ainsi, ou entretenir d'une manière insensible ? »

La proposition de M. le baron de Gérando fut adoptée par la Société pour l'instruction élémentaire, et la musique devint l'une des branches de l'enseignement gratuit qu'on organisait.

Appliquer les procédés de l'enseignement mutuel à la musique vocale, n'était pas un problème facile à résoudre. Comment donner à deux cents élèves une leçon simultanée ? — En leur faisant travailler le même exercice. — Cela irait tout seul, et serait parfait, si tous avaient commencé en même temps et se trouvaient de la même force ; mais il n'en est rien. Dans ces écoles, où l'on appelle tout le monde, chaque jour amène un nouveau venu. Ailleurs, à mesure qu'une classe nouvelle se forme, on lui assigne un local spécial et une heure particulière. Mais, dans les écoles gratuites, on ne pouvait disposer que d'une heure et d'une salle pour toutes les classes à la fois. D'ailleurs l'enseignement mutuel ne procède point par masses, mais par groupes échelonnés, selon le degré d'instruction de chaque élève. Ce n'était donc pas une seule leçon qu'il fallait donner, mais vingt leçons, si la classe était divisée en vingt groupes, vingt leçons dans le même moment et dans le même lieu, sans que l'une fit tort à l'autre.

La difficulté, comme on voit, était grande, et pour la vaincre, il fallait mieux qu'un homme ordinaire. On cherchait cet homme, lorsqu'un jour M. de Gérando rencontra Béranger. Il lui exposa l'intention de la Société, son plan et l'obstacle qui l'arrêtait tout court. « J'ai votre affaire, » dit le chansonnier.



(Grande Salle de la Sorbonne — Séance générale de l'Orphéon.)

Des cette époque, en effet, Wilhem et Béranger étaient de vieux amis, et l'expérience a fait voir depuis combien Wilhem était propre aux fonctions qu'on allait lui décerer.

Wilhem comprit tout d'abord l'importance de la noble mission qu'on lui offrait : il l'accepta sans hésitation ; il s'y livra tout entier, et ses efforts ne tardèrent pas à produire les plus heureux résultats. Il serait trop long sans doute d'entrer ici dans le détail de ses procédés analytiques, de décrire toutes ses inventions ingénieuses, d'expliquer tous les moyens qu'il emploie pour simplifier le travail de l'élève, pour lui aplatisir les premières difficultés, pour parler à ses yeux et à son imagination avant de parler à ses oreilles, pour lui rendre en quelque sorte les sons palpables et visibles, et faire du tact et de la vue deux auxiliaires du sens auditif. On peut trouver tout cela dans le *Manuel musical* qu'il a publié, et qu'aucun musicien, amateur ou artiste, ne lira sans intérêt, sans plaisir et sans fruit. Qu'il nous suffise de dire que le but a été atteint, que le succès a dépassé toutes les espérances. Entrez aujourd'hui dans une des écoles primaires organisées par l'administration municipale de la ville de Paris, vous y verrez deux cents enfants,—enfants du peuple, et c'est ce qui double le charme de ce spectacle,—distribués par groupes progressifs, chacun desquels se livre, sous la direction de son *moniteur*, à des exercices musicaux différents, et si bien combinés, que pas un ne gêne les autres, que l'un marche à la fois sans confusion et sans encombre. Puis, quand vous arriverez aux groupes les plus avancés, vous y trouvez avec surprise des exécutants de trois pieds de haut qui parcourront sans hésiter tous les intervalles, qui liront indifféremment sur toutes les clefs, qui cériront un chant sous votre dictée, ou qui en improviseront un eux-mêmes, en nommant à mesure toutes les notes qui en devront représenter les intonations ; pour qui, en un mot, l'écriture des sons appréciables n'aura plus de mystère que celle des sons articulés.

Il y a maintenant dans Paris près de cent écoles où la méthode de Wilhem est en vigueur, et ce n'est pas exagérer peut-être que de porter à dix mille le nombre des élèves.

De temps en temps, les *moniteurs* de ces écoles se réunissent pour exécuter par grandes masses des morceaux d'ensemble choisis ou composés expressément dans ce but. Ce sont, comme nous l'avons dit en commençant, ces réunions, partielles ou générales, qu'on nomme *orphéon* dans le langage universitaire.

Il y a eu dimanche dernier, dans la salle de la Sorbonne et sous la direction de M. Hubert, le digne successeur de Wilhem, une séance solennelle de l'Orphéon. Il y avait la six cents, sept cents exécutants peut-être, inspirés par le même souffle et animés du même esprit. Un chœur de Berton, un hymne de Gossec, deux marches instrumentales de Mozart et de Cherubini, disposées en vocalise, et plusieurs morceaux écrits par Wilhem, y ont été exécutés avec une exactitude, une précision, et surtout une délicatesse de nuances qu'on chercherait en vain dans nos établissements musicaux les plus

richement dotés par le gouvernement ou par le public, au Théâtre-Italien, par exemple, ou à l'Académie royale de Musique. Là, cependant, il n'y a pas d'orchestre qui guide les chanteurs et soutienne leurs intonations. On n'y emploie aucun autre aide instrumental que le diapason, qui détermine le point de départ. Mais combien la voix humaine toute seule, avec les effets qui lui sont propres, avec ses vibrations pleines et douces, avec son harmonie calme et solennelle, est plus

puissante que tout cet attirail instrumental qui encombre nos théâtres ! Comme elle penetre ! comme elle remue ! De quel repos délicieux elle fait jouir les oreilles, et quel bien elle fait à l'âme !

Une seconde séance aura lieu demain, 2 avril, et le meilleur conseil que nous puissions donner à nos lecteurs, c'est de ne rien négliger pour y être admis.

### La Vengeance des Trépassés.

NOUVELLE.



§ IV. — Le Couvent.

— Tranquillisez-vous, madame, dit le docteur à l'abbesse ; cette chère enfant est en pleine convalescence ; demain ou après elle pourra aller et venir comme à l'ordinaire et reprendre la suite de ses pieux exercices. — Vous croirez, docteur ? — J'en suis sûr, madame : la fièvre a disparu ; il ne reste qu'un peu d'irritation nerveuse et la faiblesse naturelle après huit jours de diète. — Allons, je m'en vais transmettre sur-le-champ cette bonne nouvelle à son oncle l'archevêque. Son Eminence sera ravie, car le vertueux prélat vous cherchait comme si vous étiez sa fille ; n'est-ce pas, Leonor ? — Il est vrai, madame. —

Ce dialogue avait bien le sour, dans la cellule et au pied du lit de la novice. Tout a coup une voix jeune et sonore, une voix d'homme, chanta sous la fenêtre :

Marinero del onda,  
Ayole!  
En un arrojo  
Becha te al goño,  
Que tu diela consiste  
En un arrojo

— Qu'est-ce que cela? demanda l'abbesse d'un air surpris et mécontent.

— Madame, répondit la tourière, qui faisait l'office de garde-malade, c'est un boléro très à la mode, car je l'ai souvent entendu en allant par les rues de Madrid. On le chante ordinairement à deux voix.

— Ce n'est pas ce que je veux savoir, mais bien qui ose se permettre de faire entendre ces airs profanes dans l'enceinte du monastère.

— Madame, c'est le garçon du jardinier qui arrose les myrtes. Je l'entrevoyais dans le crépuscule. Il fait lui pardonner, madame; comme il est tout nouveau céans, il n'est pas encore fait à l'austérité de la règle.

— Dites-lui de se taire.

La tourière sortit dans le corridor, ouvrit une fenêtre et cria : « Sanchez, de la part de Madame, taisez-vous. » La voix se tut.

— Voulez, disait l'abbesse au médecin, voulez comme la moindre circonstance inattendue la trouble et l'agite! la voilà toute rouge! le sang lui porte à la tête, et ses yeux brillent singulièrement! N'aurait-elle pas la fièvre?

— Un petit accès, dit le docteur en tétant le pouls de la malade, ce n'est rien; cela va passer. Périlla, dit-il à la tourière qui rentrait, vous aurez soin de lui faire prendre d'heure en heure une cuillerée de cette potion calmante qui est sur la table.

— Périlla, vous direz à ce garçon que s'il s'avise encore de chanter, il sera renvoyé.

L'abbesse et le docteur se retirèrent après avoir souhaité une bonne nuit à la malade. Quand ils furent seuls sur le grand escalier de pierre qu'éclairait à peine une lampe suspendue à la voûte : « Croyez-vous, dit à voix basse l'abbesse, qu'elle soit en état de prononcer ses vœux dans huit jours?

— Elles les prononceront dans quatre s'il n'y avait d'autre obstacle que sa santé.

— Le plus tôt sera le mieux. Elle est orpheline: elle et son frère n'auraient qu'une fortune médiocre s'ils partageaient leur patrimoine; mais en le rassemblant tout entier sur la tête de don Gusman, qui d'ailleurs est l'amie, ce jeune seigneur aura de quoi soutenir dignement l'honneur de sa race. Quant à Léonor, avec le nom qu'elle porte et la protection de son oncle, elle est certaine de faire en religion un chemin brillant et rapide; elle n'est donc pas à plaindre.

— Je la trouve, au contraire, très-heureuse.

— Le mal est, qu'elle ne sente pas son bonheur; mais l'on usera de contrainte, s'il le faut. Le seul inconvénient à redouter serait une nouvelle crise, une réchute. Vous comprenez qu'il n'y ait pas ici d'une crise physique.

— Je comprends. Mais non; je ne crois pas qu'il y ait danger. Elle me paraît avoir réfléchi sur sa position, et s'être décidée à l'accepter.

— Dieu vous entende! j'aime beaucoup mieux voir les choses nécessaires s'accomplir de bonne grâce que par violence. Bonsoir, docteur; à demain.

— Bonsoir, madame; je n'y manquerai pas.

— Périlla, dit Léonor aussitôt après leur départ, ma bonne Périlla, voilà bien des mûts que vous passez à me veiller, vous deviez être fatiguée; il faut vous coucher ce soir. Je suis tout-à-fait bien; je veux que vous vous reposiez.

— J'en aurais bon besoin, dit Périlla; mais cela ne se peut.

— Pourquoi?

— Et cette position qu'il faut vous donner d'heure en heure?

— Je la prendrai moi-même. Vous mettrez tout ce qu'il faut sur la petite table, contre mon lit.

— Et si vous vous endormez?

— En ce cas, je n'aurai pas besoin de calmant: vous me réveillerez pas pour m'en faire prendre.

— Ah! c'est vrai. Mais si Madame venait à le savoir?

— Qui le lui dira? Personne. D'ailleurs, je prendrais tout sur moi; je dirais que je l'ai exigé.

— Que vous êtes bonne, mon cher cœur! Mais n'aurez-vous pas peur, la nuit, toute seule?

— Peur! de quoi?

— Que sais-je? De la religieuse qui est morte hier, et qu'on a mise au matin dans les caveaux. Pauvre sœur Dorothée! si jolie, et s'en aller à vingt ans! quel dommage!

— Quelle était donc sa maladie, Périlla?

— L'amour, mon enfant, l'amour! Elle avait une passion qui l'a consumée. Hélas! je ne devrais pas vous dire cela!

— Pourquoi donc? dit Léonor étonnée.

— Pourquoi! pourquoi! Suffit. Chacun sait ce qu'il sait; chacun a ses secrets. Je ne vous demande pas les vôtres.

— Léonor rougit beaucoup; l'excellente Périlla feignit de ne s'en point apercevoir. « Allons, continua-t-elle en trotant dans la chambre, et apportant les objets à mesure qu'elle les nommait, voici toutes vos petites affaires: la cuiller, la soucoupe, le sucrier, la fourchette... Vous aurez soin de secouer la fiole avant de verser. Nos cellules se touchent; nos lits ne sont séparés que par une cloison: si vous avez besoin de moi, vous frapperez: j'ai le sommeil très- léger. Bonne nuit, chère enfant, et bon courage. » Et elle ajouta en embrassant Léonor et en baissant la voix: « Ne faites pas comme sœur Dorothée, vous, ne vous laissez pas mourir!

— Comment! s'écria Léonor, vous emportez la lumière?

— Sans doute.

— Et comment prendrai-je ma potion sans voir clair?

— Ah! oui; je n'y songeais pas.

— Et puis... je vous avoue que, dans l'obscurité, je pourrais bien avoir peur de la mort. Faites-moi une lampe de nuit.

— Et où prendre de l'huile, une mèche? Si j'en vais demander en bas, cela sera suspect. Non, tout considéré, je vois qu'il faut que je reste. Pour une nuit de plus ou de moins, il ne faut pas manquer à son devoir.

— Vous pourriez, dit timidement Léonor, me laisser la lampe; vous n'en avez pas besoin pour vous mettre au lit.

Périlla refléchit un instant: « Ecoutez, dit-elle, je descends dire mes prières à la chapelle; pendant ce temps, gardez la lampe: dans un quart d'heure je viendrai la prendre.

— Je n'ai rien à lire en cachette, répondit Léonor, qui dévina la pensée de la complaisante tourière. Je voudrais que ma collule restât éclairée la nuit, voilà tout.

— Et si vous allez vous endormir et mettre le feu?

— Je sens que je ne dormirai pas. Je voudrais, pour chasser l'ennui de l'insomnie, lire dans la Vie des Saints que vous m'avez prêtée. Périlla, chère Périlla, laissez-moi la lampe, je vous en prie!

— Belle imagination! lire, vous appliquer, pour ramener la fièvre! Non, tenez, faisons mieux: vous aurez la lampe et la garde-malade; je vous donnerai à boire; nous irons, nous causerons; je vous conterai des histoires, et la nuit se passera tout de même, vous verrez.

— Et moi, je ne veux pas que cela soit ainsi, dit Léonor en se dépitant: je veux que vous dormiez; je veux que vous me laissiez la lampe, je le veux!

— Allons, allons, mon cher cœur! et si vous voulez être raisonnable, savez-vous ce que je vous donnerai? un joli petit canari, de ceux de sainte Saint-Ange!

— Eh bien, allez me le chercher.

— Oh! patience, enfant gâté. Il faut qu'il soit éclaté; la servine est encore sur ses œufs.

— Et, à mon tour, savez-vous ce que je vous donnerai, et tout de suite, si vous voulez me faire le plaisir que je vous demande? la grande boîte de confitures séches que mon oncle m'a envoyée hier.

— Ah! pour cela, non, mon cher cœur. Je ne voudrais pas vous priver de vos confitures. Votre sainte oncle entend que vous les mangiez pendant votre convalescence.

— Je déteste les confitures. Je vous assure que je n'y toucherai pas, et que, si vous ne les voulez prendre, elles seront perdues.

— Perdues! mon cher cœur, perdues! Jésus! perdre de si bonnes choses, et qui auront coûté si cher!

Ici la voix du jardinier se fit entendre de nouveau:

Macinero se leva,

Ayolé!

Périlla courut à la fenêtre: « Mais, Sanchez, taisez-vous donc, si vous ne voulez être chassé demain du couvent. » Et elle murmura en refermant la fenêtre: « C'est extraordinaire le goût de ce garçon pour la musique! Enfin, mon cher cœur, il faut céder à toutes vos volontés. Je vous laisse la lampe. Ne l'approchez pas tant de votre lit, que vous n'en flammez les rideaux. Voilà votre volume de la Vie des Saints, ne lisez pas trop, si vous m'en croyez. Attendez, que je relève vos oreillers, que je reborde votre couverture. Là... êtes-vous bien? Ne manquez pas de frapper à la cloison dès qu'il vous aura quelque chose. Bonsoir, mon cher cœur; je vous tout d'abord.

— Et la boîte, que vous oubliez.

— Demain, demain! — cria la tourière en bâillant et en refermant la porte. Léonor l'entendit entrer dans sa cellule et se couler.

Elle s'assit lestement à bas de son lit, courut à un grand coffre placé dans un coin de la cellule, et en tira un costume de ville qu'elle revêtait à la hâte. C'étaient les habits qu'elle portait le jour de son entrée au couvent. Sa toilette terminée, elle s'assit près de la table et se mit à tourner les feuilles de la Vie des Saints avec distraction et impatience, comme une personne préoccupée d'un tout autre soin que la lecture. De temps en temps elle s'arrêta pour écouter, et, n'entendant rien, elle se remettait à tourner les pages du livre. Une cloche sonna, et le vaste silence des corridors fut troublé par le bruit de quelques portes qui s'ouvraient et se fermaient. Les voix qui descendaient à Matines, pensa Léonor. Un quart d'heure après, elle distingua contre sa porte le frôlement léger et discret d'une main qui paraissait chercher le loquet avec précaution. Un homme entra; il était nu-pieds, vieux, mal vêtu, et ploya sous les pieds un fardéas considérable enfermé dans un long drap blanc, qui, de ses épaules, trainait jusqu'à terre. C'était le jardinier du couvent. Il déposa son fardéas sur le lit, et dit si bas qu'à peine Léonor pouvait saisir ses paroles: « Voilà, mademoiselle, le corps de sœur Dorothée; aidez-moi, s'il vous plaît. Don Christoval vous attend au jardin. Dépêchons-nous. »

Léonor tremblait, mais le vieillard conservait tout son sang-froid. La religieuse défunte, enveloppée dans son suaire, fut arrangée sur le lit de la novice. « Qui la reconnaîtra, à la voir ainsi, soupira José; elle était si charmante! Voilà pourtant comme vous deviendrez, mademoiselle!... Faut-il lui laisser les mains jointes et liées de son chapelet? » Léonor lui fit signe de ne rien déranger à la toilette sépulcrale de Dorothée; puis, se ravisant: « Donnez-moi son chapelet, dit-elle; il me portera bonheur! » José défit le chapelet entortillé dans les doigts de la morte; mais en achetant de le dégager, un des bras qu'il tenait levés s'échappa et alla rebondir contre la cloison. Aussitôt la voix de Périlla se fit entendre: « Vous avez frappé, Léonor? avez-vous besoin de moi? J'y vais. » Léonor surmonta sa terrible angoisse et répondit: « Oùavez-vous, Périlla? pourquoim'éveillez-vous? Mais c'est vous, mon cher cœur, qui avez frappé. — C'est donc en rêve. Je suis très-bien; laissez-moi me rendormir. »

La tourière garda le silence. Le secours de José n'était plus nécessaire, il s'évada. Léonor, à genoux, la figure calée sur le bord de la couchette, les mains jointes par-dessus la tête, commença à prier avec ferveur pour le repos de l'âme de Dorothée, pour elle-même et pour implorer le pardon de Dieu. La prière ramena un peu de calme dans son cœur. Lorsqu'elle releva la tête, il lui parut que celle de la trépassée avait changé de position. Le cadavre avait été couché sur le dos; maintenant la tête de Dorothée était inclinée du côté de Léonor, et cette face pâle semblait la regarder de ses yeux éteints, à travers ses paupières mal fermées par la mort. Léonor immobile et prostrée la considérait avec stupeur. A la clarté de cette lampe fumeuse, les traits de la dame défunte prenaient tour à tour une expression de tristesse sévère et de douleuruse compassion. De cette bouche entr'ouverte, de

ces lèvres décolorées, Léonor s'imaginait entendre sortir des reproches et des avertissements: « Oseras-tu bien consumer ton crime et le porter jusqu'au sacrilège, toi, la nièce et presque la fille d'un prélat renommé pour sa sainteté; toi, à demi consacrée au Seigneur? Arrête, il est temps encore! ne te rends pas un sujet de scandale pour l'Église; pour ta famille, un sujet de honte et de désespoir. Mieux vaut à mon exemple, mourir de ton amour et conquérir la vie éternelle, que, succombant à une passion terrestre, perdre ton honneur en ce monde et ton âme dans l'autre. »

Ainsi, durant cette veillée funèbre, le cadavre de Dorothée parlait à l'imagination de Léonor.

Mais une autre voix lui soufflait à l'oreille: « Il est trop tard pour refléchir; tu es trop avancée pour reculer. Puisque de toute façon ton honneur est perdu, sache, au moins saisir le bonheur. A qui est heureux, qu'il importe le reste de l'univers? Et l'on chantait dans le jardin :

Marinero del onda,

A cette voix, Léonor se leva résolument, prit la lampe sur la table, et mit le feu à un coin du linceul qui pendait hors du lit. Elle regarda la flamme bleuir, s'empara de l'aliment qui lui était offert avec une sorte d'incertitude et de timidité; puis, plus hardie, s'avancer élançante et prendre enfin possession de sa proie. Léonor, épouvantée d'elle-même et de son forfait, s'élança dans le corridor, descendit en courant l'escalier sans bien avoir la conscience de ce qu'elle faisait, et se précipita dans le jardin. Elle tomba presque évanouie dans les bras de don Christoval. Il l'entraîna vers une petite porte donnant sur la campagne, dont le jardinier s'était procuré la clé. Là, il trouvèrent un cheval attaché à un arbre; Don Christoval le monta; José plaça devant lui Léonor plus morte que vive, et une minute après ils avaient disparu dans l'obscurité de la nuit.

José rentra dans le couvent pour donner l'alarme.

§ II. — La maison isolée.

Don Sébastien, l'ami d'enfance et le confident de don Christoval, habitait avec sa famille un vieux castel situé dans une des gorges de la Montagne Noire. C'est là que don Christoval avait préparé un asile à Léonor et comptait la tenir cachée jusqu'à ce qu'il eût fléchi le courroux de l'archevêque et l'eût fait consentir au mariage de sa nièce. Tout était disposé chez don Sébastien pour recevoir les amants fugitifs: maîtres et domestiques, tout le monde resta sur pied; mais ce fut en vain. La nuit s'écoula et l'aurore parut sans apporter aucune nouvelle de Christoval et de Léonor. L'abord ou s'inquiéta, puis on supposa que quelque circonstance imprévue avait forcé d'ajourner l'entreprise.

La vérité était que, dans les ténèbres de cette nuit épaisse et orageuse, don Christoval s'était trompé de route et s'était engagé dans un autre défilé de la montagne. Il galopait longtemps sans reconnaître son erreur, et, quand il s'en aperçut, il n'était plus possible d'y remédier. Au point du jour, ils trouvèrent quelques misérables cabanes de chevriers; Léonor y dormit quelques heures et répara ses forces éprouvées par la fatigue et le besoin de nourriture. Don Christoval s'étant informé quelle était la ville ou bourgade la plus voisine, on lui répondit que c'était la colonie de Carlota, éloignée seulement de quelques lieues. Les deux amants, afin d'éviter la grande chaleur, se décidèrent à passer une partie de la journée chez leurs rustiques hôtes dont la franchise et la simplicité leur plaisaient infiniment. Le fils ainé de ces bonnes gens avait une très-jolie voix; le temps se passa agréablement à chantonner et à causeur. Vers les quatre heures, les voyageurs se remirent en route, bien reposés, munis de provisions telles que les chevriers les avaient pu fournir, et non sans un vif regret de quitter si tôt leurs nouveaux amis.

Ils cheminaient dans le fond d'une grotte très-resserrée, suivant un sentier si peu battu, que la plupart du temps il s'effaçait sous l'herbe et la bruyère. De grands arbres séculaires se courbaient sur leurs têtes et les protégeaient contre le soleil; à chaque instant ils pouvaient se rafrâicher dans des cours d'eau limpide et torrentueux qui descendaient du sommet de la montagne, et ils respiraient avec délices l'air chargé d'odeurs aromatiques, surtout de celle des genêts, qui de toutes parts éblouissaient la vue, comme des bouquets d'or étagés sur de longues tiges d'émeraude.

Il devait de leur amour, de l'espoir de flétrir l'oncle archevêque et de la crainte de ne point réussir. En ce cas, Léonor voulait venir demeurer dans cette vallée perdue, auprès des bons chevriers; se réfugier du monde dans la nature. Don Christoval souriait et s'accordait complaisamment à son idée, en homme chez qui la poésie de la jeunesse commence déjà à se refaire devant les réalités de l'expérience. Ensuite Léonor songeait à l'incident du couvent et aux malheurs qui en seraient résultés; elle pleurait et se frappait la poitrine. Don Christoval avait bien de la peine à la consoler, en lui remontrant que le jardinier avait du empêcher facilement les suites du feu. Les nonnes en auraient été quitte pour un peu d'effroi et la perte de quelques meubles sans valeur.

Tout à coup la vallée s'ouvrit et déboucha sur une grande pelouse unie, mais si grande, qu'à l'horizon l'œil ne découvrait aucun autre objet. Il est vrai que c'était à la brune; les étoiles commençaient à scintiller au ciel. Ils firent halte au bord de cette plaine, et à force de regarder, ils virent s'allumer dans l'éloignement et rayonner plusieurs points lumineux. Rien n'est plus doux que ces lueurs qui se levent dans le crépuscule, comme un phare intelligent, qui invite de loin le voyageur anéanti et le remet dans son chemin. La nature, qui, pendant le jour, attire l'homme dans ses solitudes, semble, la nuit, supporter sa présence avec peine et le renvoie dans la société des autres hommes; elle n'accueille volontiers que les malheureux.

Christoval et Léonor se persuadèrent qu'ils voyaient les lu-

mères de *Carlota*. Il se dirigerent de ce côté, à pied, Christoval menant son cheval par la bride, pour gouter plus longtemps les charmes d'une belle soirée d'été. Mais, au bout d'une demi heure de marche, ils ne trouvèrent qu'une grande maison isolée au milieu de cette plaine. C'était un bâtiment de pierre, à un seul étage ; les fenêtres, assez élevées au-dessus du sol, étaient toutes grillées, comme celles d'une fortresse ou d'une prison. Quelques-unes étaient éclairées, mais des rideaux de soie rouge arrêtaient la vue. Don Christoval tira une chaîne qui pendait à droite de la porte cochère ; une cloche retentit, et bientôt après un guichet s'ouvrit dans l'épaisseur de la porte. « Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? demanda une voix d'homme passablement brusque et rébarbative. — Des voyageurs égarés, et nous demandons l'hospitalité pour cette nuit. — Passez votre chemin, dit l'homme ; vous seriez mieux à la belle étoile. » Et il reforma soudain le guichet.

Don Christoval irrité ne put s'empêcher de frapper quelques coups contre cette porte impitoyable ; tout ce qu'il y gagna fut de se meutrir les mains contre les énormes clous dont elle était parserme. Il fit avec Léonor le tour de ce logis, pour voir s'il serait accessible de quelque côté ; il n'y découvrit point d'autre issue, et, ayant voulu s'approcher des fenêtres, il se trouva qu'un fossé assez profond rentrait au pied du mur et enserrait la maison, sauf devant la grande porte. Tandis que, incertains du parti qu'ils prendraient, ils considéraient attentivement une de ces croisées flamboyantes dans l'obscurité, ils entendirent les sons d'un lointain ; on joua la ritournelle d'un air à trois temps, et une voix de femme, qui semblait partir de ce salon, chanta avec un goût exquis :

Mariero del onda,  
Ayolé !  
En un arrojo  
Hecha te al golfo,  
Que tu dicha conste  
En un arrojo.  
F. G.

(La suite à une prochaine livraison.)

#### Revue d'Horticulture.

Plusieurs souverains font de l'horticulture leur délassement habituel : le roi de Bavière et le roi de Belgique sont d'habiles horticulteurs. Le roi de Prusse, au moment où nous écrivions, dépense trois millions de notre monnaie, pris sur sa fortune personnelle, pour faire aux habitants de Berlin la galerie d'une serre monstrueuse, destinée à leur servir de promenade d'hiver. De savants botanistes, réunis avec de célèbres praticiens, convoqués à cet effet de toutes les parties de l'Angleterre, forment à Berlin un congrès qui délibère sur la manière de dépenser ces trois millions le plus judicieusement possible.

En France, la plus attrayante des subdivisions de l'horticulture, la floriculture, obtient une préférence marquée. Nous n'avons pas, comme l'aristocratie anglaise et allemande, d'immenses terres à perdre en jardins paysagers ; bien des parcs, jusqu'aux portes de Paris, ont été convertis en champs de pommes de terre ou de betteraves ; nous avons vu Tivoli disparaître ; le parc de Monceaux ou Mousseaux, l'un des mieux dessinés de France, envahi par les constructions, ne sera bientôt plus qu'un souvenir ; peu à peu il en sera de même à peu près partout. Mais, à quelque degré de morcellement que doive descendre la propriété, l'amateur de fleurs, doué seulement d'un peu d'aisance, trouvera toujours bien assez d'espace pour y assoir son parterre et son accessoire indispensable, la serre ou l'orangerie.

Dans les villes, le citadin le plus étranger à la vie champêtre, le plus complètement ignorant en horticulture, aime à s'entourer de fleurs ; une *jardinière* élégante, garnie de fleurs en tout temps, fait partie obligée d'un meuble de salon. Sur tous les points de la France, les sociétés d'horticulture étendent leur influence, les anciennes s'étendant, les nouvelles se multipliant : celles de Lille, Strasbourg, Rouen, Nantes, Angers, Orléans, n'ont rien à envier aux plus célèbres réunions du même genre en Angleterre, si ce n'est les fonds énormes dont celles-ci disposent, et qui font défaut trop souvent au zèle et au talent des horticulteurs français.

Le goût pour les plantes de collection, qui parfois devient une passion véritable, a passé de Belgique en Hollande et de Hollande en Angleterre, d'où il nous est revenu. Les plantes de collection sont celles dont un seul genre, souvent même une seule espèce, donnent naissance à des centaines de fleurs toutes distinctes les unes des autres. Telles sont, parmi les plantes bulbueuses, les tulipes, les jacintes, les crocus, les amaryllis ; parmi les plantes à racines tuberculeuses, les renoncules, les anémones, les pivoines, les dahlias ; parmi les plantes de serre tempérée, les camélias, les pélerinages, les ménzibérianthèmes, les cactus ; parmi les arbustes, les rosiers, les azalées, les rhododendrons.

Tous les ans, des voyageurs botanistes vont, aux frais des amateurs opulents et des principales maisons commerciales d'horticulture, explorer, au péri de leur vie, les parties les plus impénétrables des forêts des deux mondes, pour grossir le catalogue des plantes connues, pour conquérir à l'horticulture quelques nouvelles fleurs. Les graines que ces voyageurs envoient en Europe doivent leur quelquefois à de précieuses acquisitions. Nous devons, à ce sujet, une mention particulière à deux végétaux récemment introduits en Europe, et qui tous deux fixent en ce moment, à divers titres, l'attention du monde horticole : l'un se nomme *Paulownia imperialis*, l'autre *Daubentoniana-Tripetiana* ; ils semblent destinés l'un et l'autre à devenir aussi vulgaires dans nos bosquets que nos arbres d'ornement les plus répandus ; ils sup-

portent aisément les hivers ordinaires sous le climat de Paris. Donnons une idée de leur importance relative.

Le *Paulownia imperialis*, nommé *kiri* dans la langue du Japon, son pays natal, offre sur la plupart de nos arbres d'ornement l'avantage de réunir à un feuillage large, épais, et du plus beau vert, une fleur à la fois gracieuse et parfumée. Sous le rapport du feuillage, rien de ce que nous possédions avant lui ne peut supporter la comparaison avec le *Paulownia* ; ses feuilles sont plus larges, d'un vert plus vif que celles même de *Bignonia catalpa*, celle de tous les arbres antérieurement connus qui offre avec le Paulownia le plus d'analogie. Comme tous les arbres de récente introduction, le Paulownia est et sera probablement longtemps épargné par les insectes d'Europe, qui ne sont point habitués à vivre à ses dépens, circonstance qui n'est pas sans importance, puisqu'elle garantit l'intégrité de son feuillage et par conséquent de son ombrage.

La fleur du Paulownia, disposée à peu près comme celle du marronnier d'Inde, mais en thyrses moins serré et moins

poursuivant avec persévérance les conséquences et les applications de ce principe devenu bientôt second entre les mains des horticulteurs de tous les pays. M. Knobell réalisa des merveilles que nous voyons chaque jour se multiplier sous nos yeux. Ainsi, les *Dahlias à fleurs parfaites*, formées de cornets tous d'égales dimensions dans chaque rangée concentrique, disposées avec une irréprochable symétrie ; les *Pelargoniums* aux mille broderies éclatantes ; les *Calecidées*, dont les corolles semblent nuancées au pinceau ; les *Camellias*, si supérieurs de nos jours à leur type primitif à leur simple, tous ces végétaux et des milliers d'autres sont des produits de l'hybridation, du croisement des races végétales. Des rejets parfaitement viennent d'être apportés à l'art d'obtenir des croisements hybrides ; il est impossible de prouver ou ces mutations doivent s'arrêter, Dejò, pour plusieurs îles de la Chine, pour les *Dildas*, par exemple, les variétés récemment comprises l'emportent tellement sur les premières, que celles-ci sont successivement reformées, et cèdent de figurer dans les collections. Il en est de même d'un grand nombre d'rosiers ; s'ils devaient tous être maintenus, après les avoir compris par centaines, il faudrait les compter par milliers.

Il nous reste à parler des *Orchidées*, qui tiennent en ce moment le premier rang parmi les plantes de collection.

Pour forcer les *Orchidées* à vivre et à fleurir dans la serre, il faut leur y créer des conditions analogues de climat et de température, et ce n'est pas toujours chose facile. Une serre périme d'*Orchidées* en bon état de végétation est le chef-d'œuvre dont l'horticulteur praticien a le droit d'être le plus fier.

On renonce généralement aujourd'hui à cultiver les *Orchidées* dans la terre, où elles ne peuvent que languir ; on les assujettit simplement sur des troncs d'arbres morts, auxquels elles s'accrochent par de nombreuses racines ; puis elles poussent des feuilles, les unes souples, les autres échancrées, aux formes et aux tenues les plus hâtives ; c'est par ces feuilles qu'elles puisent leur nourriture dans un air excessivement chaud et humide.

Les *Dendrobiums*, les *Uncidiuns* et les *Stanhopeas*, sont les plus en faveur des *Orchidées* au moment où nous écrivons ; nous avons figure la fleur remarquable d'un des plus



(Paulownia imperialis.)

régulier, ressemble beaucoup à celle de la digitale pourpre ; sa couleur, un peu indécise, se rapproche plus du bleu que du violet ; son odeur, sans être assez forte pour éteindre, est douce et des plus agréables ; l'effet des thyrses de fleurs s'élève au-dessus des masses de feuillage et est aussi gracieux que pittoresque. Le Paulownia tiendra donc dans nos bosquets une place très distinguée ; il n'y sera pas plus difficile à naturaliser que no le fut dans le dernier siècle le Catalpa, apporté des forêts d'Amérique.

En attendant que le Paulownia donne des graines mûres pour servir à la propagation, le mombre tronçon de sa racine, mis en terre de bruyère, et traité dans la serre à boutures avec des soins intelligents, donne une multitude de bourgeons, dont chacun peut être détaché et devenir un arbre. Sa croissance est d'une rapidité qui tient du prodige. L'expérience n'a pas encore appris à quelle hauteur il s'arrêtera sous le climat de l'Europe ; au Japon, c'est un arbre de treize à quatorze mètres d'élévation.

Le nom de M. Neumann restera lié en France à l'histoire de l'introduction du Paulownia impérial parmi les arbres qui décorent nos bosquets ; c'est aux travaux de cet habile horticulteur qu'on doit la vulgarisation des procédés de culture et de propagation de cet arbre magnifique.

Le *Daubenton-Tripetiana*, obtenu de graine, pour la première fois en Europe, par M. Tripet-Leblanc, est sur les bords de la Plata, son pays natal, un arbre de cinq à six mètres de hauteur. À Paris, il paraît ne pas devoir dépasser les dimensions d'un grand arbuste. Sa fleur, d'un beau rouge, est disposée en grappes pendantes, comme celles du Robinier ou du Cyttise ; son feuillage offre beaucoup d'analogie avec celui du Robinier. Depuis bien longtemps nos parterres et nos bosquets, ou la place du Daubenton-Tripetiana est désormais marqué, n'avaient fait aucune acquisition aussi remarquable. Ajoutons que M. Tripet-Leblanc a voulu que ce fut une acquisition toute française, et qu'il a refusé même, aux dépens de ses intérêts d'argent, les offres les plus brillantes pour céder aux spéculateurs anglais cet arbre encore inconnu, qui ne nous serait revenu qu'au poids de l'or.

Revenons aux plantes de collection. Un volume ne suffirait pas à donner seulement une idée sommaire des innombrables variétés de forme et de couleur qu'elles peuvent offrir. Bornons-nous à rappeler, à ce sujet, un fait, le plus curieux peut-être qui se soit jamais produit en horticulture, un de ces faits qui ouvrent aux espérances de l'amateur des chances illimitées, nous voulons parler de l'hybridation. M. Knight, l'un des plus illustres promoteurs de l'horticulture dans la grande Bretagne, a reconnu, en se livrant à des expériences de physiologie végétale, qu'à l'exemple des races d'animaux, les races végétales, particulièrement celles dont les fleurs réunissent les organes des deux sexes, peuvent, en se croisant, se modifier pour ainsi dire à l'infini.



(Encyclia papilio.)

beaux *Uncidiuns* connus, l'*Uncidium Papilio* ; ses couleurs rouge-cramoisi, brun-noir et jaune-paille, vivement tranchées, sont d'un éclat éblouissant.

#### Miscellanées.

##### L'HABIT ET LE MOINE.

Quel est ce rayonnant mortel à la chevelure ondoyante, à la cravate merveilleuse, au let fastueux, à la taille dégagée, aux bottes-artistement gracieuses d'un encan-tique irréprochable, qui arpente d'un air vainqueur, sa canne à pomme d'or en main, le bitume de nos boulevards ? — Eh quoi ! vous ne le connaissez pas ? C'est le vicomte Roger de Cancalle, un de nos dandys les plus lancés, un homme que l'on vaut partout, un type d'élegance, un lion, puisqu'il faut l'appeler par son nom. A l'aspect de ce brillant personnage, on se demande si c'est un secrétaire d'ambassade, un jeune membre de la chambre haute, une monte d'agent de change, ou un courtier industriel. Les gens même qui le voient habituellement partagent cette incertitude : sa position sociale est un profond



mystère, et nul ne pourrait dire au juste sous quelle latitude parisienne est retiré son domicile. Ce sont là deux points délicats sur lesquels maint questionneur indiscret a parfois cherché à le sonder ; mais toujours le noble vicomte a pris soin d'éduquer ce chapitre qui ne semble pas éveiller en lui des sensations fort agréables. Sans doute ces demandes déplacées lui rappellent quelque faucheu souvenir, quelque douleur secret de famille, qu'il voudrait à jamais bannir de sa mémoire. Tout ce qu'on a pu savoir de lui, à ses moments d'expansion, et par phrases incidentes négligemment jetées dans la conversation, c'est qu'il possède une immense terre dont le revenu suffit, et au delà, à sa lastucieuse existence.

L'emplacement de cette terre, sous les verts ombrages de laquelle nul ne s'est jamais reposé, n'est pas non plus très nettement déterminé par le vicomte. Parfois il lui est arrivé de dire qu'elle était située en Normandie ; mais à d'autres il a confessé qu'il possède dans le midi de la France un antiquet et vaste manoir. D'autres enfin jurent leurs grands dieux qu'il les a engagés maintes fois à venir lui rendre visite dans ses métairies de Beaune. Est-ce illustration ? Est-ce oublie ? Ou bien ne serait-il pas plus naturel de croire que le noble vicomte est à la fois seigneur châtelain en Beaune, en Normandie et en Provence ? Cette dernière interprétation semble en effet la plus plausible ; car au train qu'il mène, un tel homme doit être au moins millionnaire. Jeune, beau, noble, riche, élégant, répandu, cet heureux mortel offre donc dans sa personne le résumé de toutes les félicités terrestres. La seconde des Parques ne lui ouvre que des jours filés d'or et de soie. Emportée au courant tumultueux de toutes les voluptés humaines, sa vie n'est qu'une longue ivresse, un perpetuel enchantement. Il doit être l'arbitre de la mode, l'âme du grand monde parisien, le désespoir des autres beaux et la coquetterie des belles. Quelle destinée digne d'envie ! Quelle magnifique existence ! O fortune Cancale ! O trop heureux vicomte ! O ter quaterque beatus !...

Voilà ce qu'il vous paraît être, ô flâneurs ingénus, ô modestes passants qui, vous croisant avec ce superbe dandy, vous retournez pour l'admirer et le suivre d'un œil d'envie. Apprenez maintenant qui il est.

Et d'abord, le fringant héritier du Cancale n'est pas plus vicomte que vous et moi, bien qu'en disent les fastueuses cartes-porcelaine et son cachet armorié. Sa vicomté est chimérique ; son de même est de pur agrément, et quant au beau nom de Cancale, c'est tout simplement celui du célèbre rocher près duquel il a vu le jour et dont il a cru devoir faire suivre l'appellation patrimoniale de ses ancêtres, marchands de marée de leur métier. Or, si jadis nous avons eu des gentilshommes verriers, il n'est pas à notre connaissance que jamais il ait existé des gentilshommes pêcheurs d'huîtres. Continuons cependant de l'appeler vicomte, puisque aussi bien nous l'avons introduit dans ce titre dont il s'est emparé et qui dès lors lui appartient, sinon par droit de naissance, tout au moins par droit de conquête.

Le vicomte donc est employé dans une petite administration parisienne, aux modiques appointements de 1,200 fr. par an. Cette place, qui consiste à tenir des registres, est juste à la hauteur de sa capacité et représente à elle toute seule les nombreuses terres ou métairies qui sont censées fournir au luxe de notre jeune gentleman.

Dévoué au sein de sa profonde obscurité par l'incurable manie de briller, et ne se sentant pas la force de volonté ni d'intelligence nécessaire pour s'élanter hors de sa sphère intime et forcer les regards de la foule, notre homme a pris un grand parti : il s'est voué corps et âme à la satisfaction de sa puérile vanité. Il a retourné le proverbe et s'est dit : « L'habit fait le moine. Etre n'est rien, paraître est tout. » Dès lors il a tendu toutes ses minces facultés vers ce grand but : *Parader.*

Mais, me direz-vous, comment faire pour briller avec 1,200 fr., un peu moins que ce qu'avance de l'ordre il faut pour ne mourir de faim ? Notre vicomte va vous l'apprendre.

Inscrit, souple, obsequieux, possédant le jargon du monde, doué d'un aplomb imperturbable, Cancale a su s'introduire dans plusieurs grandes maisons de Paris. Il y a réussi avec d'autant moins le peine que, dans l'état actuel de

notre société, les salons, sauf quelques bien rares exceptions, sont littéralement ouverts à tous venants. Là, il n'a pas tardé à faire la connaissance de quelques jeunes gens riches et titrés dont il s'est fait le complaisant, et qui, en récompense, l'ont admis auprès d'eux dans une sorte d'intimité, assez semblable à celle qui existe entre le caniche et le maître. Mais il est de bonne composition sur tous les petits échecs d'amour-propre qu'il lui souvent essuyer pour en arriver à ses fins, et se plie merveilleusement au précepte de l'Évangile ; il s'abaisse pour être élevé. A l'aide de ce patronage, il achieve de se lancer et d'en imposer au vulgaire. Peu lui importe d'être considéré et traité par ses nobles amis comme un être sans conséquence, une façon d'*homme de compagnie*. Etre n'est rien, paraître est tout : il est fidèle à sa devise.

D'ailleurs ses relations aristocratiques lui valent plus d'un revenant-bon. Il leur doit d'être admis à des parties de plaisir dont l'état piteux de sa bourse devait naturellement l'exclure. Il trouve de temps en temps place dans quelques loges, et fait communément une ou deux fois par mois une promenade au bois de Boulogne, monté sur un cheval d'empêtr. C'est dans ces bienheureuses occasions qu'il triomphe et que son visage rayonnant, tout bouffi de rose et d'arrogance, semble dire à la foule ébahi : « Regardez-moi ; je suis le vicomte de Cancale, l'homme le plus brillant de Paris ! »

Un privilège encore plus précieux que tous ceux-là et qu'il doit également à ses relations, consiste dans les nombreuses invitations à dîner qui embellissent son existence. En un mot, plante parasite dans toute l'acceptation du terme, il se fait supporter à cause de son feuillage verdoyant.

Les jours où il n'est pas invité à dîner, il s'achemine, couvert de sa peau de lion, vers quelques-unes de ces ruelles désertes voisines du Palais-Royal, et là il se glisse, entre chien et loup, dans une guinguette-souterraine où, à raison de dix-huit sous, il savoure trois plats au choix, un potage, le dessert et la demi-bouteille de vin. Après avoir achevé ce repas clandestin, il court au boulevard du Temple, s'installe, le cure-dents aux levres, sur le perron du café de Paris, qu'il feint ensuite de descendre en chancelant légèrement, comme un homme qui s'est ingurgité un peu trop d'air et de bourgogne. Cependant les passants se disent, en contemplant sa démarche un peu titubante : « Voilà un de ces heures du jour, un de ces hommes qui passent leur vie dans de scandaleuses orgies, qui consomment à leur dîner la substance de vingt familles ! Avec les miettes de sa table, que de pauvres on nourrirait ! »

Le vicomte s'aperçoit de l'effet qu'il produit et ne contribue pas peu à l'accroître en saluant avec un empressement affecté tous les équipages qui passent. Il entre ensuite au débit de tabac et achète avec grand fracas un cigare de 15 centimes, qu'il pique en tirant de sa poche, parmi nombre de gros et de petits sous, une unique pièce d'or qu'il tourne et retourne entre ses doigts de manière à la bien montrer aux gobe-mouches qui l'entourent : telle est l'unique destination de cette pièce inaliénable. Plutôt que d'y toucher, il se résignerait aux plus dures privations ; elle fait partie de son costume, ni plus ni moins que son épingle, sa cravate, ses bottes vernies et sa chaîne d'or de chrysocèle.

Arrive la sortie de l'Opéra, où celle des Italiens. Le vicomte court se poster sous le péristyle du théâtre, pour faire croire qu'il vient d'assister au spectacle, et se promène de long en large comme un homme qui attend ses gens. A l'en croire, il ne manque pas une seule représentation de quelque importance aux théâtres lyriques ni ailleurs. Cette présentation l'expose parfois à de rudes mystifications. Dernièrement il arrive, entre onze heures et minuit, dans une nombreuse réunion.

« Come vous venez tard ! lui dit obligamment la matressa de la maison.

— Je sors des Bouffons, répondit-il en se dandinant avec une grâce nonchalante.

— La Grisi a-t-elle été belle ?

— Adorable !

— Et Lablache ?

— Admirable !

— Et Mario ?

— Délectable !

— Je crois que vous avez été content ?

— Dites enthousiasmé, ému, galvanisé. Quelle soirée délicieuse !

Comme il en était là, arrive un véritable habitué du Théâtre-Italien, qui annonce que la représentation annoncée a été remise pour cause d'indisposition.

Il va sans dire que le vicomte fréquente assidûment les courses de chevaux, où il étonne tous ses voisins par ses connaissances profondes en matière de *turf* et de sport. Il se faufile parmi les membres du jockey-club et parie six cents louis sur la tête de *Tandem* contre *Arabella* ou *Faryuchar*. Il perd ou gagne sans sourciller, et à des bonnes raisons pour cela. La perte ne l'apauvrit pas plus que le gain ne l'enrichira ; le tenant est un seul compère, autre lion de même acabit et de même crinière, qui le soir lui jouera mille louis, s'il est besoin, en une partie d'écarté. C'est ainsi qu'à peu de frais le vicomte joint le renom de grand et magnifique joueur à celui de viveur prodigue, de merveilleux par excellence et de gastronome distingué.

Parlerons-nous de son costume ? Cette seule partie de sa monographie comporterait un long poème. Les ressources de Quinola et de Jonathas réunies n'approchent pas de celles que le vicomte déploie en ce qui touche cette portion si essentielle de son être. Il a pour tailleur un portier qui lui fait des habits d'Hannibal à raison de 60 fr. pièce, et des pantalons de Roof, sur le pied de 18 fr. l'un. Il prend les bottes de Saksoski chez un cordonnier en vieux qui fait le neuf par occasion, et ses gants de Boivin chez la mercière. Ainsi du reste. Il sait au juste dans quel quartier, dans quelle rue, dans quelle boutique il trouvera des bretelles, une cravate, des manchettes, des fauves-cols, à vingt pour cent de réduction. Il fera au besoin tout Paris pour réaliser sur chacun de ces articles importants

une économie de 50 centimes. Nul mieux que lui n'est au courant de toutes les ventes au rabais et ne sait exploiter les bonnes occasions avec plus de sagacité et une plus rare prévoyance. C'est lui qui a inventé les faux-cols en papier et les plastrons de toile de Hollande adaptés à de grosses chemises d'un horrible madapolam. De quels soins minutieux il entoure chaque partie de son costume ! Une mère ne veille pas sur son enfant au berceau avec une plus tendre anxiété, une plus inquiète sollicitude, que le vicomte sur le moindre accessoire de sa parure. Il ne marche jamais que les coudes saillants et les bras détachés du corps, pour ne point user son habileté par un frottement intempestif. A force d'égards, de ménagement, de coups de ses doigts à propos, il conduit à gare de Bruxelles son chapeau de peluche à longues soies qui joue le castor à s'y méprendre, tout en lui conservant une certaine fraîcheur, un certain lustre décevant. Il brosse lui-même ses vêtements et vernit ses bottes pour plusieurs motifs, dont le premier est que, comme le héros de la chanson de Pirs, il est à la fois sa femme de ménage, son domestique et son portier, ce qui ne l'empêche pas de déclamer sans cesse contre l'incurie de ses gens, en annonçant qu'au premier jour il prendra le violent parti de les mettre tous à la porte. C'est dire, à mots couverts, qu'il se voit menacé de coucher à la belle étoile.

Ce malheur pourra bien lui arriver en effet, pour peu que son propriétaire se lasse d'attendre les trois termes qui lui sont dus par le vicomte. C'est rue Jean-Pain-Mollet, ou Jean-Pain-Mollet-Street, comme il dit lui-même pour rehausser cette appellation triviale d'un léger parfum exotique, qu'est située la demeure grandiose de cet imposant personnage. A l'inspection de son logis, on ne lui reprochera certes pas d'être un lion de bas étage ; car il habite un cabinet humide et noir sur le derrière, au cinquième au-dessus de l'entre-sol. On ne peut dire non plus qu'il soit logé en garni ; car la mansarde ou *tabatiere* où il a élu son domicile n'est pas même décorée des meubles délicats qui ornaien la Chartreuse de Gresset. On n'y voit pour tout ameublement qu'un lit de sangle recouvert d'une paillasse délabrée et d'un matelas qui l'air d'avoir passé au lamination, une chaise de cuisine qui réclame instantanément le ministère du rempailleur, et une table-boîte qui est à la fois buffet, console, guéridon, table de nuit, table de jeu, table à manger et secrétaire. A la place qu'occupera la cheminée, s'il y en avait une, on voit un petit poêle en fonte, pur objet de luxe ; car jamais personne n'a pu découvrir, et pour cause, de quel bois se chauffe le vicomte. Un miroir à barbe fêlé lui tient lieu d'armoire à glace. Sur le mur blanchi à la chaux on voit, pour toute panoplie, deux pipes de terre en sautoir.

C'est dans cet élégant boudoir que le vicomte vient chaque soir se reposer de son existence tumultueuse de la journée. Triste conclusion, bien digne de l'exorde ! La, comme Photon achève sa diurne carrière, il dépose ses brillants atours et se couvre d'une vieille soucoupine, à moins qu'il ne préfère, attendu la saison, demeurer en bras de chemise. Qui reconnaîtrait dans ce pauvre hère, à l'aspect misérable, malconvenable assis près d'un grabat, le superbe, le superbe, le triomphant, l'insolent dandy de la soirée ? Souvent il grelotte, deux pipes de terre en sautoir.



C'est dans cet élégant boudoir que le vicomte vient chaque soir se reposer de son existence tumultueuse de la journée. Triste conclusion, bien digne de l'exorde ! La, comme Photon achève sa diurne carrière, il dépose ses brillants atours et se couvre d'une vieille soucoupine, à moins qu'il ne préfère, attendu la saison, demeurer en bras de chemise. Qui reconnaîtrait dans ce pauvre hère, à l'aspect misérable, malconvenable assis près d'un grabat, le superbe, le superbe, le triomphant, l'insolent dandy de la soirée ? Souvent il grelotte, deux pipes de terre en sautoir.

Ainsi vit et mourra cet homme, esclave et éternelle victime du plus sort de tous les amours-propres. Aussi stopide que frivole, elle n'inspire que pour autrui ; il n'a qu'une seule idée en tête, celle d'égaler ses supérieurs et d'humilier ses égaux. Double type de crétinisme et de servile imitation, il est à la fois l'âne et le singe affublés de la peau du lion. On ne nous saura point mauvais gré, nous l'espérons, d'avoir montré l'oreille de l'un et la grotesque face de l'autre.

OUVERTURE DU TUNNEL DE LA TAMISE.

Le samedi 25 mars 1843, le tunnel de la Tamise a été enfin livré au public. Bien que l'ouverture ne dût avoir lieu qu'à quatre heures de l'après-midi, une foule immense de curieux s'était rendue dès le matin sur les deux rives du fleuve, dans les environs du tunnel. A trois heures, toutes les personnes



(Entrée extérieure du tunnel.)

qui avaient reçu des lettres d'invitation pour assister à la cérémonie se trouvaient déjà rassemblés à Rotherhithe (rive droite du fleuve). On remarquait principalement le lord-maire, lord Dudley Stuart, sir Edward Codrington, sir Robert Ingoldsby, M. Hume, M. Warburton, M. Roebuck, etc., &c., &c. sir ISAMBARD BRUNEL, qui a en la gloire de commencer, de faire exécuter et d'achever cet admirable travail. Le soleil brillait dans un ciel sans nuages, chose rare à Londres ! des drapéaux flottaient au haut des tours de l'église voisine, dont les cloches sonnaient à grandes voix ; les fenêtres et les toits des maisons environnantes étaient garnis de spectateurs.

A peine l'horloge de l'église eût-elle sonné quatre heures, le cortège se mit en marche dans l'ordre suivant :

Les musiciens ; — le porte-étendard ; — le commis de la compagnie ; — le solitaire de la compagnie ; — l'ingénieur de la compagnie ; — l'inspecteur des travaux ; — l'ingénieur en chef sir ISAMBARD BRUNEL ; — sir Edward Codrington ; — M. Hawes, président de la commission des directeurs ; — le



(Grand escalier descendant au tunnel.)



(Extrémité inférieure de l'escalier.)

lord-maire ; — Benjamin Hawes, Esq. ; — lord Dudley Stuart ;

— les directeurs ; — les trésoriers et les auditeurs ; — les propriétaires ; — les invités.

Ce cortège, composé de quatre mille personnes, présente un étrange spectacle, lorsqu'il descend aux sons d'une musique militaire, dans le vaste puits de 20 mètres de profondeur et de 50 mètres de circonference qui conduit à l'entrée du tunnel. Il disparaît peu à peu sous la voute occidentale, parcourt dans le même ordre les 400 mètres qui séparent la rive droite de la rive gauche du fleuve, et, après avoir été accueilli à Wapping par une triple salve d'applaudissements, il revint à Rotherhithe, sous la voute orientale. Une heure après, le tunnel était livré au public. Le prix du péage est un penny, soit 10 centimes.

Dix mille personnes passèrent d'une rive à l'autre, dans la soirée du samedi. Le dimanche, l'affluence fut si considérable, qu'avant midi les employés durent requérir l'assistance des agents de la police pour repousser la foule. Le nombre des individus qui avaient traversé le tunnel depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir, s'élèvait, dit-on, à 50,000.

Le samedi soir il y eut un grand dîner à la taverne de Londres. — On porta, pendant ce long et splendide repas, un nombre infini de toasts, à la reine, au prince Albert, au duc de Wellington, à M. Brunel, au président, à la prospérité du tunnel, etc. — En Angleterre, tout finit non pas par des chansons, mais par des *speeches* (discours) et par des toasts.

On s'occupait déjà, depuis plus de vingt années, de la construction d'un pont sous la Tamise, entre Rotherhithe et Limehouse, un mille au-dessous du tunnel actuel, lorsqu'en 1823, M. Brunel proposa un nouveau projet qui obtint l'approbation de tous les savants. — En 1824, une société se



(Vue des deux voûtes du tunnel.)

forma pour mettre ce projet à exécution, et l'année suivante les travaux commencèrent.

Ils furent d'abord poussés avec vigueur ; mais plusieurs inondations firent, à diverses reprises, les ouvriers à les suspendre. En 1828, le fonds social étant épuisé, on les abandonna entièrement, pour ne les reprendre qu'en 1835, époque à laquelle le gouvernement anglais se décida à faire les avances nécessaires à leur achèvement. La dernière inondation eut lieu le 6 mars 1838. Depuis ce jour jusqu'à l'ouverture du tunnel, aucun accident n'a interrompu les travaux.

Tel qu'il est aujourd'hui, le tunnel coûte déjà 600,000 £. st. (15 millions de francs), et on calcule qu'il faudra encore dépendre 50,000 £. st. (1,500,000 fr.) pour construire les deux rampes circulaires qui devront descendre ou remonter les voitures qui traverseront le tunnel. Jusqu'à ce jour, et provisoirement, les piétons seuls peuvent profiter de cette merveilleuse voie de communication entre les deux rives de la Tamise. — Les équipages ne passent pas encore sous les voûtes.

Est-il nécessaire de rappeler aux lecteurs de l'*Illustration* que M. BRUNEL est un ingénieur FRANÇAIS ?



(Papa, laisse-moi regarder ! — Tais-toi, je vois le noyau ! — Oserai-je ?)

## Bulletin bibliographique.

*Transcendo*, poésies par EUGÈNE DE CHAMBURE. Paris, 1813, 1 vol. in-18 de 250 pages. Ledoyen.

C'est en passant (*Transcendo*), c'est à de longs intervalles, dans son adolescence et dans sa première jeunesse, que M. Eugène de Chambure a composé le recueil de poésies qu'il publie aujourd'hui. — quelques-unes des impressions les plus vives du voyageur, qui avant de continuer sa route, s'efforce d'apercevoir encore, à travers les arbres, le seuil familiar d'où il s'est élançé pour ne plus revenir. Si seulement il pouvait éveiller ou prolonger la réverie de certains esprits sympathiques, s'il pouvait obtenir d'eux cette attention fugitive que le passant prête au murmur voilé d'une source, à l'humble et lontaine chanson d'un pâtre ou d'un oisillon, ce succès comblera ses vœux et dépasserait toutes ses espérances.

M. Eugène de Chambure est trop modeste, en vérité; il obtiendra du public plus d'attention qu'il ne lui en demande; on ne lira pas seulement ses poésies en passant, on s'arrêtera longtemps auprès d'elles, on prendra plaisir à les visiter souvent; car, bien que légères et fugitives sans doute, les charmes tout particuliers dont elles sont douées, les feront aimer de tous ceux qui auront le bonheur de les connaître. M. Eugène de Chambure possède un mérite bien rare aujourd'hui; s'il imite parfois les formes préférées par certains maîtres, ses impressions, ses passions sont réelles, ses idées lui appartiennent en propre. Il a de plus le bon esprit de ne pas se plaindre de ses malheurs, vrais ou imaginaires; il chante l'amour, la nature et les champs, le lever du soleil, la fraîche matinée, la fin du jour, la moisson, la rivière qui coule dans les prés, les vergers, etc. Que M. Eugène de Chambure persévere donc dans la voie où il marche déjà avec tant de succès, qu'il essaie surtout de rendre, tout à la fois, son style plus pur et plus vigoureux, et il occupera bientôt une place distinguée parmi les poètes vraiment originaux de notre époque.

*Jack O'Lantern*, ou le Feu-Follet; par FENIMORE COOPER. 1 vol. in-8. Paris, 1813. Baudry. 5 fr. (Non traduit.)

Il y a dix ans, l'annonce d'un roman de M. Fenimore Cooper causa une certaine sensation dans le monde littéraire. En France comme en Angleterre, comme aux États-Unis, on attendait avec impatience l'œuvre nouvelle, on la lisait avec avidité; la critique s'empressait de lui consacrer de longs articles. Dès que les premières feuilles étaient imprimeries à Londres, on les traduisait à Paris. L'auteur de la *Prairie* et du *Corsaire rouge* devint, si non aussi estimé, du moins presque aussi célèbre que l'illustre auteur de *Waverley*.

Aujourd'hui, le romancier américain est bien déchu de son ancienne popularité: le nombre de ses lecteurs diminue d'année en année; bientôt même les libraires français ne feront plus les frais d'une traduction. Ce n'est pas que M. Fenimore Cooper ait perdu le talent qu'il possédait autrefois, mais le public se lasse de lire perpétuellement la même histoire. M. Cooper n'a jamais su faire qu'un roman: que la scène se passe dans les prairies et dans les forêts de l'Amérique ou sur l'Océan; que son héros s'appelle Bas-de-Cuor ou le Corsaire Rouge, il devrera toujours le même sujet: — une fuite, — une poursuite, — une surprise. — Reconnaissants le cependant, M. Cooper a une qualité bien précieuse pour un romancier, il sait soutenir pendant longtemps l'intérêt, alors même qu'il n'y a plus d'intérêt possible. Ainsi, dans la vallée de Wish-ton-Wish, le lecteur n'ignore pas que les Indiens entourent la ferme des puritains, qu'ils vont surprendre et attaquer ses habitants, et cependant cet événement qu'il a prévu lui cause, quand il arrive, autant d'émotion que la péripétie la plus imprévue.

*Jack O'Lantern*, ou le Feu-Follet, n'ajoutera rien à la réputation de M. Fenimore Cooper. Cette fois la scène se passe en mer, dans la Méditerranée. Le héros,—un corsaire français,—s'appelle Raoul Yvard, Amoureux d'une jeune fille qui se trouve accidentellement à Porto-Ferraio, il vient, en 1799, jeter l'ancre avec son lougre, le *Feu-Follet*, dans le port de cette ville. Est-il Français, est-il Anglais? allié ou ennemi? les autorités de l'île d'Elbe ne peuvent pas résoudre ce difficile problème. Sur ces entrefaites arrive une frégate anglaise, (*la Prospérité*). Des lors le roman ne se compose plus que du duel de la frégate et du lougre, de l'Angleterre et de la France. Les incidents de la lutte sont nombreux, mais peu variés. Le longue s'enfuit, la frégate le poursuit; les deux adversaires cherchent à se surprendre et à se détruire par tous les moyens possibles. Enfin la France succombe, l'Angleterre triomphe, le lougre est coulé à fond; Raoul Yvard, blessé mortellement, expire en regardant une étoile, et sa maîtresse, désolée, attend la mort d'un vieil oncle pour se retirer dans un couvent, où elle pourra implorer le ciel jusqu'à son dernier jour en faveur de l'âme de son bien-aimé. Ajoutons, pour terminer renseignement, que chacun des trente chapitres de ce roman contient une conversation aussi enjouée qu'inutile.

*Histoire de France*; par HENRI MARTIN. Tome X. Paris, 1813. (Furne, libraire-éditeur.)

M. Henri Martin continue, avec un succès toujours croissant, l'important travail qu'il a eu le courage d'entreprendre, et qu'il aura, nous n'en doutons pas, la gloire de terminer bientôt. Les neuf premiers volumes de son *Histoire de France* s'étendaient depuis les origines de la Gaule primitive jusqu'au milieu du seizième siècle. D'abord M. Henri Martin avait raconté en deux volumes les fastes de la Gaule indépendante, de la Gaule romaine et des deux dynasties franques, la formation de la nation française et de la monarchie l'fdale des Capétiens. Les tomes III et IV renfermaient toute l'ère féodale, qui commence avec l'avènement de Hugues Capet et qui finit à la mort de saint Louis. Une intéressante étude des arts, de la littérature et des idées du moyen-âge, ajoutée au récit des faits historiques proprement dits, avait, à l'époque des publications de ces deux volumes, valu à son auteur les plus flatteuses et les plus méritées. Les tomes V, VI et VII étaient consacrés à la période intermédiaire, au début de laquelle se dressa de toute sa hauteur la sombre figure de Philippe-le-Bel, le destructeur du Temple, le vainqueur des papes, le roi des juristes et des gabelous, et qui remplit presque entièrement la vaste épope des guerres anglaises. M. Henri Martin nous semble avoir admirablement compris l'importance et le vrai caractère de Jeanne d'Arc, « la plus sublime apparition qui se soit montrée sur la terre depuis le Christ. » Lé moyen-âge finissait avec le tome VIII. Enfin les règnes de Louis XI, de François I<sup>e</sup>, de son fils, les guerres d'Italie, l'histoire des découvertes de l'imprimerie et de l'Amérique, les grandes luttes intellectuelles de la Réforme et de la Renaissance, un tableau animé et pittoresque de la révolution

littéraire et artistique qu'on appelle la *Renaissance*, tels étaient les nombreux sujets dont traitait le tome IX.

Le tome X, qui vient de paraître, est le premier des deux volumes que M. Henri Martin doit consacrer aux guerres de religion. Il commence à la conjuration d'Amboise, « telle se termine au traité de Nemours, par lequel Henri III se met à la disposition de la Ligue. L'auteur, qui avait déjà caractérisé le calvinisme dans le tome IX, le suit à l'œuvre dans le tome X. La monarchie française hésitant entre le calvinisme, soutenu par les Anglais et les Allemands, d'une part, et le jésuitisme espagnol et italien de l'autre, trahisse entre deux tendances également étrangères à son génie et à ses destinées nationales, luttant péniblement avec l'hôpital pour rester dans la justice et dans la vérité, puis s'abandonnant honteusement, avec Catherine de Médicis, à une sorte d'éclectisme sanguinaire et parjure. Il distingue toutefois, chez Catherine, le but des moyens, « tâche d'expliquer la politique de cette reine qu'on a souvent mal comprise, et qui visait à abattre les huguenots sans se soumettre à l'influence de Rome et de l'Éscorial. Enfin M. Henri Martin a étudié conscientieusement le problème qu'y jouèrent Catherine et Charles IX.

Le tome XI renfermera la grande guerre de la Ligue et la fondation de la monarchie des Bourbons.

*La Science de la Vie*, ou Principes de conduite religieuse, morale et politique, extraits et traduits d'auteurs italiens, par M. VALERY. 1 vol. in-8 de vingt-neuf feuillets trois quarts. Paris, 1812. (Amyot, éd.) 5 fr.

Malgré l'esprit et le sentiment chrétiens qui animent son livre, M. Valery le destine « aux lettrés et aux gens du monde », à cette classe qui s'appelaient, sous Louis XIV, les honnêtes gens. Son but est de les attirer à la porte du temple, mais il ne veut point passer pour un prédicateur, car il n'a pas admis certains scrupules respectables, sans doute, avec lesquels on ne produirait que des œuvres sans vie, sans couleur et sans verté.

Le premier titre de cette nouvelle publication de l'auteur des *Voyages artistiques et littéraires en Italie* au grand tort d'être trop ambitieux. Malheureusement pour ses lecteurs, M. Valery ne leur apprend pas ce qu'est réellement la *Science de la Vie*. Au lieu d'exprimer une opinion quelconque sur ce grave problème, il se contente d'analyser ou de traduire, en y ajoutant des notices biographiques: 1<sup>e</sup> le *Miroir de la vraie pénitence* (Specchio della vera penitenza), de JACQUES PASSAVANT; 2<sup>e</sup> la *Vie sobre* (la Vita sobria), de LOUIS CONNARD; 3<sup>e</sup> la *Vie circète* (la Vita circète), de MATTHIEU PALMIERI; — 4<sup>e</sup> le *Gouvernement de la Famille* (il Governo della Famiglia), de PANDOLFINI; — 5<sup>e</sup> le *Courtisan* (il Cortegiano), du comte BALTAZAR ASTOLINI; — 6<sup>e</sup> les *Oeuvres diverses de Monsignor Jean della Cosa*; — 7<sup>e</sup> le *Dialogue du Père de Famille*, du TASSE. Ces sept Traité réunis doivent former une espèce de Manuel pour la conduite de la vie, car ils concernent: le premier, l'amour et le salut; le second, le corps et l'hygiène; le troisième et le quatrième, le gouvernement de l'Etat, la famille et le ménage; le cinquième et le sixième, les manières et l'usage.

*Les Marquises ou Nouda-Kiva*, histoire, géographie, mœurs et considérations générales, d'après les relations des navigateurs et les documents recueillis sur les lieux, par MM. VINCENDON-DUMOULIN et DESGRAZ. 1 vol. in-8 de 25 feuillets ½, plan et cartes. Paris, 1813, Arthur-Bertrand. Prix: 7 fr.

Au moment où la France apprit que ses marins venaient de déclarer possession des îles Marquises, MM. Vincendon-Dumoulin et Desgraz s'empressèrent de réunir, dans un seul volume, les documents recueillis jusqu'à ce jour sur cet archipel par les navigateurs de toutes les nations. Cette compilation, faite à la hâte, mais avec intelligence et avec goût, se divise en quatre parties. Dans la première, les auteurs racontent l'histoire des Marquises depuis leur découverte, en 1593, par l'admiralte Alvaro Mendana de Neira, jusqu'à la prise de possession, au nom de la France, par le contre-amiral Dupetit-Thouars, au mois de juin 1812. Les second et troisième chapitres sont consacrés à la géographie de l'archipel des Marquises et à la description des mœurs et des coutumes de ses habitants. Dans la quatrième partie, intitulée: *Considérations générales*, MM. Vincendon-Dumoulin et Desgraz examinent l'utilité que peut avoir pour la France cette nouvelle conquête. Selon eux, la colonie des Marquises n'a aucune importance comme colonie agricole; comme établissement commercial, ses ressources seront celles de tous les points de relâche où les vivres frais abondent; mais, comme station militaire, elle leur paraît utile et avantageuse. MM. Vincendon-Dumoulin et Desgraz faisaient partie de l'expédition de l'*As-trolabe* et de la *Zélée*, et si, pour asseoir leur opinion, ils ont cherché à s'éclaircir de tous les documents transmis par leurs prédécesseurs, ils ont, toutefois, jugé d'après leurs propres sensations, en s'aidant, ainsi qu'ils le déclarent eux-mêmes, de leurs notes particulières et de leurs souvenirs.

*A Memoir of Ireland, native and Saxon*, by O'CONNELL. Vol. 1. 1172-1660. Dublin, 1813. — Histoire de l'Irlande primitive et saxon, par O'CONNELL. Vol. 1<sup>er</sup> (non traduit).

M. O'Connell expose ainsi, dans son introduction, le but de son ouvrage:

- J'ai longtemps senti les inconvenients qui résultaient de l'ignorance de la nation anglaise sur tout ce qui touche à l'histoire de l'Irlande. Nous sommes arrivés à une époque où il importe de plus en plus que ces matières soient examinées et comprises. Pour prouver qu'une pareille étude était nécessaire, et pour la rendre plus facile, j'ai écrit le mémoire suivant. J'ai suivi, dans mon travail, l'ordre chronologique, de manière, toutefois, à présenter en masse les iniquités commises à l'égard du peuple irlandais par le gouvernement anglais, avec l'approbation entière, ou au moins avec l'assentiment de la nation anglaise. Je l'avoue franchement, mon but principal est de montrer que la nation anglaise a toujours été le complice des crimes de son gouvernement.

M. O'Connell a divisé l'histoire d'Irlande en plusieurs époques: la première s'étend depuis l'invasion de Strongbow, en 1172, jusqu'à l'année 1612, c'est-à-dire jusqu'à la soumission complète de l'île. La dernière doit embrasser l'espace de temps (1612) et la quarantième année du règne de la reine Victoria (1850). M. O'Connell se propose d'écrire sur chacune de ces époques un mémoire, corroboré et appuyé par un certain nombre d'observations, de preuves et d'illustrations. Les preuves et illustrations contenues dans le volume qui vient de paraître se composent d'extraits

empruntés à divers auteurs, et de documents contemporains. Quant aux observations, elles consistent principalement en commentaires déclaratoires.

Cet ouvrage de M. O'Connell, — le premier qu'il publie, — se fait remarquer par les mêmes qualités et les mêmes défauts que ses discours. Il est tout à tour diffus et concis, lourd et vif, élégant et trivial, grotte-que et sublime, mais son auteur demeure toujours le défenseur le plus intrépide des droits et des intérêts de ses concitoyens, l'adversaire le plus passionné, le plus invincible de l'Union.

*Des éléments de l'Etat*, ou cinq questions concernant la religion, la philosophie, la morale, l'art et la politique; par E.-A. SEGRETAIN, 2 vol. in-18. Bibliothèque des connaissances utiles. Paris, 1812. Paulin. 7 fr. les deux vol.

• La con-titution de l'Etat, telle qu'on peut et qu'on doit l'asseoir de nos jours, voilà le but de mon ouvrage, dit M. Segretain en terminant son introduction. L'analyse des *éléments de l'Etat*, religion, philosophie, morale, art et politique, voilà les moyens et le plan; en même temps un pourtant, par la réalisation de ce but et de ces plans, une solution de l'éternel problème soumis à la pensée humaine, c'est-à-dire la conciliation de l'unité et de la multiplicité.

Ainsi M. Segretain partage son ouvrage en cinq livres: le premier traite de la question religieuse. Dans cette question, les rapports de l'unité et de la multiplicité s'établissent principalement entre Dieu, suprême représentant de l'unité, et la liberté humaine, principal agent de la multiplicité dans les éras raisonnables. C'est sous ce point de vue que M. Segretain les envisage, et recherchant de quelle manière le catholicisme a institué les règles du libre arbitre et du Créateur.

Cet important problème des rapports de la liberté humaine et de Dieu, M. Segretain continue à l'étudier dans le livre second, consacré à la question philosophique. Il essaie de le résoudre par la critique et par la théorie, par l'examen des trois siècles, qui précédent le nôtre et par un essai de métaphysique.

Le livre 3, la question morale, se divise en deux parties: 1<sup>e</sup> la morale publique, c'est-à-dire les principes généraux qui régulent la vie d'une société; 2<sup>e</sup> la morale personnelle, celle qui regarde plus spécialement le caractère des hommes, l'étude de leur cœur, de leurs vices, de leurs vertus. M. Segretain montre comment, la question de l'unité et de la multiplicité se débat en morale, ainsi que dans la religion, entre la justice, face principale de l'unité divine, et la volonté, agent humain de la multiplicité.

Dans la question esthétique (livre 4), l'unité est l'unité, et l'imagination l'agent de la multiplicité. Les œuvres d'art ne font en effet que développer, suivant un mode indéfini, l'éternel modèle de beauté que chacun de nous porte en sa conscience. Pour traiter ce sujet au point de vue général de son ouvrage, l'auteur des *éléments de l'Etat* a étudié nécessairement les rapports de l'unité et de l'imagination, et la manière dont celle-ci doit les développer. Dans ses réflexions sur la science esthétique, et dans l'apogée historique qui le suit, M. Segretain tâche de démolir, dans le tissu des faits, le jeu de l'imagination développant les formes changeantes de l'inimmuable idéal.

Vient enfin la question politique: en politique, l'unité est représentée par l'autorité, la multiplicité par la liberté. Comment concilier entre ces deux adversaires un traité de paix solide et durable? Tel est le sujet du cinquième livre des *éléments de l'Etat*. Sans négliger la question de la liberté, M. A. Segretain a surtout discuté les moyens de ramener dans la politique du dix-neuvième siècle, en France, l'indispensable principe de l'autorité; car ce n'est point avec la liberté seule que la société se constitue, tandis que l'autorité seule suffit pour l'établir.

*Contes fantastiques d'Hoffmann*, traduction nouvelle par M. X. MARMIER; précédée d'une notice sur Hoffmann, par le traducteur. Paris, 1813, Charpentier. 1 vol. in-18 (460 pages). 3 fr. 50 c.

Il y a dix ans environ, un critique en vogue à cette époque, M. Löeve-Weimar, traduisit pour la première fois en français les *Contes fantastiques d'Hoffmann*. Cette traduction, — malheureusement trop légère et trop facile, — obtint un tel succès, qu'elle a depuis été les honneurs de plusieurs réimpressions. La charmante bibliothèque de M. Charpentier devait tôt ou tard s'épouser des œuvres choisies du célèbre conteur allemand; aussi cet habile éditeur a-t-il eu l'heureuse idée d'en faire faire à M. X. Marmier une traduction nouvelle, plus châtie et plus exacte que celle de M. Löeve-Weimar. Une notice biographique, écrite par le traducteur, a été en outre placée en tête de ce joli volume, qui contient: *Le Violon de Crémone*, *les Maîtres Chanteurs*, *Mademoiselle de Scudéri*, *le Majoral*, *Maitre Martin* et *ses Ouvreries*, *le Bonheur au Jeu*, *le Choix d'une Fiancée*, *Marino Faliero*, *Don Juan* et *l'Oru*, c'est-à-dire dix des productions les plus caractéristiques d'Hoffmann.

*Collection des types de tous les corps et les uniformes militaires de la République et de l'Empire*. Cinquante planches coloriées, comprenant les portraits de Napoléon, premier consul; de Napoléon, empereur; du prince Eugène de Murat et de Poniatowski, d'après les dessins de M. Hippolyte Bellangé. Trente livrasons composées chacune d'une ou de deux planches coloriées et d'un texte explicatif. 1 vol. in-8. Paris, 1813. (Dubochet.) 30 c. la livraison.

Cette curieuse collection est destinée à prendre place, dans toutes les bibliothèques, à côté des histoires de la Révolution française, de l'Empire ou de Napoléon, dont elle forme pour ainsi dire le complément indispensable. Elle se compose de cinquante gravures dessinées par M. H. Bellangé, et coloriées à l'aquarelle. Une notice explicative, dont la rédaction a été confiée à un homme spécial, fait connaître l'histoire des transformations successives de l'uniforme dans les différents corps de l'armée française, depuis l'infanterie de ligne de 1795, jusqu'aux élèves de l'école Polytechnique, en 1813; depuis le général de brigade, jusqu'au timbalier et au tambour de la garde.

*Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVI<sup>e</sup> siècle*, par C.-A. SAINTE-BEUVE. Paris, 1813. (Charpentier, libraire-éditeur.) 1 vol. in-18.

Ce volume, de 500 pages, contient, outre l'ouvrage publié par l'auteur en 1828, sur la poésie française et le théâtre français, huit portraits littéraires, qui ont depuis dans la *Revue des Deux-Mondes*.

PAGNERRE,

ÉDITEUR, RUE DE SEINE, 11 bis.

**C**OLONIES ÉTRANGÈRES ET HAÏTI, Résultats de l'émancipation anglaise; par V. SCHÖLCHER. 2 vol. in-8. 12 fr.

Tome I<sup>e</sup>. Colonies anglaises, îles espagnoles, la Traité, son Origine.

Tome II. Colonies danoises, Haïti, Droit de visite, Question d'affranchissement.

**C**OLONIES FRANÇAISES; par le même. 1 vol. in-8. 6 fr.

**L**A SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS qui, lors des calamités dont le Midi fut frappé en 1830, ouvrit avec succès une souscription en faveur des inondés, croit devoir, en présence de l'assez désastre qui vient d'accabler une de nos plus belles colonies, faire de nouveau un appel à toutes les sociétés savantes et artistiques et à tous les artistes.

En conséquence, une souscription en objets d'art est ouverte dans son sein, et ces objets seront ensuite exposés et mis en loterie dans un local qui sera incessamment désigné. Nous ne doutons pas que tous les artistes ne répondent à cet appel, et que les victimes de la Guadeloupe n'aient à remercier l'Ecole française.

Les objets envoyés doivent être adressés au siège de la souscription, chez M. LÉMONNIER DE LA CROIX, architecte, 48, rue Notre-Dame-de-Lorette.

**U**N AUTRE MONDE. Transformations, visions, incarnations, ascensions, locomotions, explorations, pérégrinations, excursions, stations; cosmogonies, fantasmagories, rêveries, lubies, facéties, folâtries; métamorphose, zoomorphose, lithomorphose, métamorphoses, apophyses et autres choses; par GRANVILLE.

PERROTIN,

ÉDITEUR, RUE TRAVERSIÈRE-SAINTE-HONORÉ, 41.

**M**ÉTHODE R. WILHEM. — MANUEL MUSICAL, à l'usage des collèges, des institutions, des écoles et des corps de chant, comprenant tous les modes d'enseignement, le texte et la musique en partition des tableaux de la Méthode de lecture musicale et de chant élémentaire; par R. WILHEM (1<sup>e</sup> édition). — Ouvrage approuvé par l'Institut de France, approuvé et recommandé par le Conseil royal de l'Instruction publique, choisi par le Comité central de l'Instruction primaire de la ville de Paris, adopté par la Société pour l'Instruction élémentaire. — Le 1<sup>e</sup> Livre, broché, 1 vol. in-8. Prix : 5 fr. — Le 2<sup>e</sup> Livre, broché, 1 vol. in-8. Prix : 5 fr. — La Méthode complète, 9 fr. 50.

**O**RPHÉON. Répertoire de Musique en clair sans instrument, à l'usage des jeunes élèves et des adultes, composé de pièces inédites et de morceaux choisis dans les meilleurs auteurs, et contenant un grand nombre de Morceaux de chant propres à être exécutés aux distributions des prix; par R. WILHEM (3<sup>e</sup> édit.). — Ouvrage autorisé pour les Etablissements universitaires par le Conseil royal de l'Instruction publique. 3 vol. in-8, publiés en 60 cahiers de 16 pages, chaque volume contenant 12 cahiers. Prix : broché, 5 fr. — Chaque cahier se vend séparément, et en tel nombre que ce soit, au prix de 15 centimes. — Les élèves de tous les âges, en puisant dans ce *rade-mécum* musical le goût et le sentiment du beau, s'initient aux joissances les plus relevées portant pour les signaler de nouveau à l'attention des autorités portantes.

Le succès résultant nous ont paru des faits assez importants pour être donnés comme prix de chant dans les établissements universitaires.

ALBUM de R. WILHEM, contenant 29 morceaux choisis, une notice, un *fac-simile* et le portrait de l'auteur gravé sur acier. 1 vol. grand-jesus de 102 planches, avec accompagnement de piano. Prix net : 7 fr. 50 c.

CHALLAMEL,

ÉDITEUR, 4, RUE DE L'ABBAYE, AU PREMIER.

**S**ALON DE 1833. Catalogue des principaux ouvrages exposés au Louvre et reproduits par les premiers artistes français.

Cet album est publié en 16 livraisons se composant chacune de deux dessins et de 4 pages de texte in-4<sup>e</sup> imprimées avec luxe.

Prix de la livraison : 1 fr. 50, papier blanc; 2 fr. pap. Chine. — L'ouvrage complet : 21 fr. papier blanc; 32 fr. pap. Chine.

ANNÉES 1830, 1831, 1832, mèmes prix.

ANNÉE 1839, prix : 20 fr., papier blanc.

**L**E VIOLONCELLISTE SERVAIN, qui a obtenu un grand succès à son premier concert, en donnera un second et dernier avant son départ. Cette soirée aura lieu mercredi prochain, 5 avril, dans la salle de M. Herz, 38, rue de la Victoire. SERVAIN s'effectuera trois fois. Il exécutera, entre autres, les *Souvenirs de Spes et l'Hommage à Beethoven*, qui a été bise à son premier concert. Le programme sera des plus variés. M. H. HERZ exécutera deux nouveaux morceaux de sa composition. MM. ROGER, INCHINDI, mademoiselle JULIENNE sont chargés de la partie vocale.

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL DU

Comptoir Central de la Librairie.

Littérature (suite).

BIBLIOTHÈQUE D'ELITE,

Publiée par CHARLES GOSELLIN,

In-18 à 3 fr. 50 le vol.

**L**ES LUSIADES de CAMOENS, traduction nouvelle, par MM. FOURNIER et DESACLES, suivies d'un choix de poésies diverses de CAMOENS, traduites par FERDINAND DENIS, et d'une notice. 1 vol.

LETTRÉS D'HELÉOISE ET D'ABEILARD, traduites par le bibliophile JACOB. 1 vol.

LE VICAIRE DE WAKEFIELD, par GOLDSMITH; traduction nouvelle par CHARLES NODIER, suivi du VOYAGE SENTIMENTAL, et d'œuvres choisies de STERNE, traduction nouvelle. 1 volume.

HEPTAMÉRON, ou Histoire des amants fortunés. Nouvelles de la reine MARGUERITE DE NAVARRE, avec des notes et une notice du bibliophile JACOB. 1 vol.

ILIADE ET L'ODYSSEÉE d'HOMÈRE, traduction du prince LEBRIN. 1 vol.

IRLANDE SOCIALE ET RELIGIEUSE; par M. GUSTAVE DE BEAUMONT. 2 vol. in-18.

MARIF, ou l'Esclavage aux États-Unis; par M. GUSTAVE DE BEAUMONT. 1 vol.

ÉMOIRES COMPLETS, œuvres morales et littéraires par FRANKLIN, traduits par SEBASTIEN ALBIN. 1 vol.

ÉMOIRES, CONTES et autres œuvres de CHARLES PERBAULT. 1 vol.

ÉMOIRES DU DIABLE; par FRÉPÉRIC SOULIÉ. 3 vol.

ŒUVRES DOMESTIQUES DES AMÉRICAINS; par miss TROLLOPE. 1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES de SHERIDAN, traduction nouvelle; par BENJAMIN LAROCHE. 1 vol.

ŒUVRES EN PROSE d'ANDRÉ CHÉNIER, édition complète. 1 volume.

*Un autre Monde* se compose d'un texte et de gravures nombreuses, qui tantôt sont intercalées, tantôt occupent une page entière, tantôt enfin sont imprimées séparément, et dont une partie est coloriée.

Le format de cette publication est un petit in-4<sup>e</sup>. Le papier, fort et de belle qualité, sort des fabriques renommées du Marais.

La gravure des dessins de Granville est exécutée par nos plus habiles artistes.

Les éléments de la livraison ne sauraient être précisés d'une manière absolue; mais, ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'elle ne

se composera jamais de moins d'une feuille comprenant du texte et 4 ou 5 gravures, et d'un grand sujet tiré à part et colorié. Toute modification apportée à ce programme profiterait aux souscripteurs.

Le nombre de livraisons sera de trente-six. — Sept livraisons sont en vente. — Prix de la livraison : 50 cent.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7, et chez les principaux libraires des départements et de l'étranger.

On sousscrit à Paris, chez H. FOURNIER, rue Saint-B

Modes.

ORFÉVÉRIE.

Nous ne savons trop pourquoi le caprice est toujours plus disposé à accueillir les modes étrangères que les modes françaises. Il semble qu'un mérite, aux yeux de l'élegance parisienne, nous d'arriver d'outre-mur. L'orlévère, par exemple, dont nous nous occupons aujourd'hui, justifie tout à fait cette observation.

Cependant, l'orfèvrerie anglaise, dont la mode a rapproché toutes ses créations, est traitée comme dessins et comme travail avec une grande négligence, et peu de goût. En général, les formes sont lourdes et ne reproduisent que la ressemblance dénaturée des formes françaises, que Thomas Germain, Claude Balin, Marteau et Debèche ciselaiient et retravaillaient au dix-huitième siècle avec une grande perfection. Les Anglais ont compris assez mal ce genre d'une richesse artistique; chez eux, presque toujours, la richesse est lourde et massive; le caprice n'est pas motivé, et les ornements manquent de goût.

En France, nous avons pour modèles les maîtres du dix-huitième siècle, et pour artistes des dessinateurs et des sculpteurs qui,

s'ils s'éloignent des précédents, ne peuvent que perfectionner en faisant de l'innovation.

Pourquoi donc, lorsque nous avons les éléments d'une supériorité certaine, les artistes français acceptent-ils une rivalité qui devrait les blesser?

Il y a peut-être un point fondamental, étranger à l'orfèvrerie elle-même: c'est une question de luxe. Les grandes fortunes manquent en France, et celles qui restent font peu de dépenses. Un bel ouvrage ne serait pas acheté; on ne cite guère que les tables royales pour lesquelles, depuis longues années, nos grands orfèvres ayant fait de beaux ouvrages. Aussi le bronze étant bien plus à la portée des fortunes moyennes, ou des idées reçues, a-t-il fait de grands progrès depuis plusieurs années. L'habileté d'une maison intelligente a, pour ainsi dire, opéré une révolution, en travaillant le bronze avec une finesse merveilleuse, sans augmenter les prix acceptés pour les ouvrages d'une exécution relâchée, qui laissaient beaucoup à désirer.

La ciselure était portée, au seizième siècle, à sa plus grande



AURA.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES À L'OBSEERVATOIRE DE PARIS.

Nous comptons donner toutes les semaines le résumé des observations météorologiques faites à Paris pendant la semaine précédente. — Plus d'un lecteur trouvera quelque intérêt dans ces résultats, sur l'authenticité desquels aucun doute ne sera permis, lorsque l'on saura que nous devons à l'obligeance de MM. les astronomes de l'Observatoire de Paris. Nous consacrerons prochainement quelques lignes à expliquer diverses particularités des tableaux que nous fournissons. Il nous suffira, pour aujourd'hui, de donner les résultats obtenus depuis le commencement de l'année 1813 jusqu'à la fin de février inclusivement. Nous donnerons le mois de mars dans notre numéro de samedi prochain.

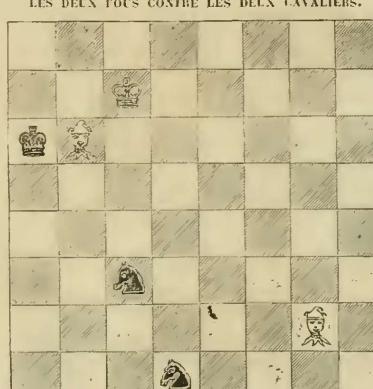
JANVIER. — 1813.

MOIS DU MARS.	HAUTEUR DU TERMOMÈTRE température de 0 à midi.	TEMPÉRATURES extrêmes de la journée.		MOYENNE des températures journalières.	ETAT DU CIEL à midi.	VENTS à midi.
		MINIMUM.	MAXIMUM.			
1	762,65	+ 4,9	+ 6,1	5,2	Très nuageux.	N. O.
2	757,52	+ 4,0	+ 5,5	4,5	Très nuageux.	N. O.
3	767,93	+ 1,9	+ 5,9	4,4	Beau.	N. O.
4	755,23	+ 0,5	+ 5,0	4,4	Couvert.	S.
5	755,34	+ 0,9	+ 5,7	4,5	Couvert.	S. D.
6	760,62	+ 0,8	+ 5,0	2,9	Beau.	O. X. O.
7	759,41	+ 1,8	+ 10,0	6,0	Quelques éclaircies.	O. S. O.
8	745,41	+ 8,4	+ 9,1	8,8	Pluie.	O. S. O.
9	752,46	+ 0,6	+ 4,0	1,7	Beau.	O. N. O.
10	736,63	+ 2,9	+ 7,0	5,0	Couvert.	O.
11	738,52	+ 5,1	+ 7,4	5,5	Couvert.	O. S. O.
12	728,69	+ 3,6	+ 4,8	4,2	Très nuageux.	S. O.
13	729,58	+ 0,9	+ 9,5	2,9	Nuageux.	S. fort.
14	721,47	+ 1,1	+ 4,9	3,0	Couvert.	S. O. I.
15	730,87	+ 1,0	+ 5,7	3,4	Couvert.	O. S. O.
16	745,85	+ 1,2	+ 4,6	1,7	Neige.	O.
17	758,80	+ 0,8	+ 5,5	3,2	Vaporeux.	N. O.
18	768,92	+ 1,8	+ 7,1	4,6	Couvert.	O. X. O.
19	769,35	+ 0,9	+ 4,8	3,9	Beau.	N. E.
20	762,02	+ 0,1	+ 4,2	1,9	Beau.	E. X. E.
21	760,17	+ 2,9	+ 8,2	5,0	Beau.	S. E.
22	768,68	+ 0,8	+ 8,1	2,0	Brouillard.	S. S. E.
23	751,41	+ 0,9	+ 0,8	0,0	Couvert.	S. S. E.
24	758,63	+ 0,8	+ 2,8	4,0	Couvert.	S. S. E.
25	761,33	0,0	+ 7,5	3,8	Couvert.	S.
26	762,96	+ 4,4	+ 8,5	6,4	Couvert.	S. S. O.
27	761,45	+ 8,1	+ 12,0	10,1	Couvert.	S. O.
28	758,20	+ 10,5	+ 15,9	13,1	Couvert.	O.
29	759,59	+ 9,8	+ 15,0	11,4	Couvert.	O.
30	756,56	+ 9,1	+ 11,8	10,0	Couvert.	O. S. O.
31	760,97	+ 6,9	+ 11,0	5,7	Couvert.	O. S. O.
32	734,66	+ 2,5	+ 6,7	4,5	Pluie dans la cour, 7 cent. 175; sur la terrasse, 6 cent. 117.	

FÉVRIER.

1	760,75	+ 7,0	+ 11,2	9,0	Couvr., quelq. éclaircies.	S. S. O.
2	756,79	+ 7,2	+ 11,1	9,1	Couvert.	S. S. O.
3	749,63	+ 4,2	9,0	6,5	Nuageux, soleil.	S. O. I.
4	742,84	- 2,8	4,1	- 0,9	Nuageux, neige.	N. O. I.
5	751,10	- 1,2	2,9	0,9	Beau.	N. O. O.
6	751,13	- 0,6	2,3	0,8	Couvert.	N. O. O.
7	751,45	- 2,5	2,7	0,1	Beau, quelques nuages.	N. X. E.
8	753,51	- 0,9	5,0	1,0	Très nuageux, soleil.	E. X. E.
9	754,46	- 1,2	1,5	0,2	Neige abondante.	N. X. E.
10	749,53	+ 0,2	2,2	1,2	Couvert.	N. X. E.
11	755,87	0,0	2,2	1,1	Brouillard.	N. X. E.
12	751,92	0,0	5,5	1,7	Couvert, brouillard léger.	N. X. E.
13	755,14	- 0,7	4,2	1,6	Beau.	N. E.
14	750,01	- 3,8	4,0	- 0,1	Beau, ciel.	N. E.
15	755,29	- 0,2	3,0	0,5	Beau.	N. E.
16	755,59	- 0,7	1,5	0,5	Couvert, pluie fine.	N. E.
17	744,20	- 0,2	1,1	0,4	Couvr., neige assez abond.	E. N. E.
18	759,19	+ 0,2	4,6	2,0	Couvr., pluie fine, brouill.	E. N. E.
19	758,50	+ 2,4	12,0	7,0	Couvert, brouillard, quelques éclaircies, soleil.	E. N. E.
20	740,21	+ 5,7	11,5	8,5	Couvert.	S.
21	745,70	+ 5,4	12,8	8,8	Tres nuageux, soleil faible.	S. S. E.
22	745,06	+ 4,5	15,2	8,6	Beau ciel.	S. O.
23	745,17	+ 5,4	13,7	7,0	Nuageux, vapeurs à l'horizon.	N. E.
24	744,54	+ 5,0	6,0	4,4	Beau.	N. E.
25	746,97	+ 5,5	6,0	4,6	Couvert, pluie.	O. X. O.
26	729,33	+ 5,3	10,8	6,9	Nuageux, soleil un mom.	S.
27	750,55	+ 3,0	8,0	5,9	Couvert.	N. N. O.
28	745,60	1,4	6,1	5,6		

LES DEUX FOUS CONTRE LES DEUX CAVALIERS.



Les Blanches font mat en 4 coups. (La solution au numéro prochain.)

— des formes pittoresques, des figures habilement groupées, des massifs de fleurs disposés en guirlandes gracieuses; le détail est en même temps artistique et étoqué. C'est une richesse pompeuse qui donne l'idée d'une conception large. L'or et l'argent heureusement alliés impriment à l'ensemble une physionomie toute particulière, et ce procédé nous paraît destiné à un grand succès.

Ce système, appliqué à l'orfèvrerie en général, sera d'un effet magnifique en services complets. Nous nous proposons de suivre avec attention les progrès de cette industrie savante; nous signalerons les premiers ouvrages importants que nous donnera l'industrie parisienne. L'innovation a cela de bon, qu'elle fait naître des innovateurs. L'invention est mère de l'invention.

Échecs.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 1, CONTENU DANS LA DEUXIÈME

LIVRAISON.

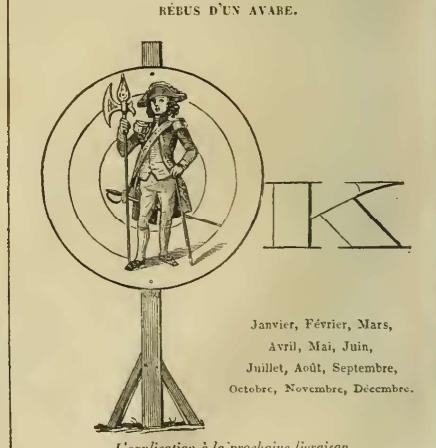
Les Blanches font mat en 4 coups.

BLANCS. NOIRS.

1. La D à la cinquième case de son F: échec.
2. La D à la septième case du R: échec.
3. La B prend le F: échec.
4. Le C à la septième case du F du R: échec et mat.

N° 2.

LES DEUX FOUS CONTRE LES DEUX CAVALIERS.



L'explication à la prochaine livraison.

On s'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

JACQUES DUBOCHET.

Imprimé par les presses mécaniques d'E. DUVERGER,  
rue de Verneuil, n° 4.